



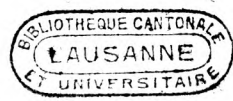
LES MÉMOIRES DU DIABLE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

PAR MM. ÉTIENNE ARAGO ET PAUL VERMOND, [pseud. de
[Pierre]-A[lexandre]-Joseph] Eugène Guinet]
MUSIQUE DE M. A. DOCHE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 2 mars 1842.

DISTRIBUTION :



ROBIN	M. FÉLIX.	VALENTIN.....	M. ADOLPHE.
LE MARQUIS DE LORMIAS...	M. FONTENAY.	LA BARONNE DE RONQUEROL-	
LE CHEVALIER DE LA RAPI-		LES.....	M ^{me} THÉNARD.
NIÈRE.....	M. AMANT.	MARIE.....	M ^{me} DOCHE.
LE COMTE DE CERNY	M. LECLÈRE.	LA COMTESSE DE CERNY....	M ^{me} BALTHAZAR.
JEAN GAUTHIER.....	M. BARDOU.	M ^{me} GIRAUD.....	M ^{me} LECOMTE.

La scène se passe, au premier acte, dans une ferme des Pyrénées; au troisième, au château de Ronquerolles, et au deuxième, à Paris.

ACTE I.

Le théâtre représente l'intérieur d'une ferme des Pyrénées. Portes latérales; porte d'entrée et croisées au fond donnant sur les montagnes. A droite, au deuxième plan, une grande cheminée à manteau; une table rustique est auprès. Deux malles de voyage sont, l'une sur le pas de la porte latérale de gauche, l'autre, à droite. Une lampe allumée est sur la table.

SCENE I.

M^{me} GIRAUD, VALENTIN; puis, JEAN GAUTHIER.

M^{me} GIRAUD, à la porte du fond, appelant en dehors.
Hé! l'ami!

VALENTIN.
Qui appelez-vous donc là, mère Giraud?

M^{me} GIRAUD.
Jean Gauthier... dit l'Abruti, le maçon du château, qui est là, planté sur la route, comme s'il attendait quelqu'un.

VALENTIN.
A l'heure qu'il est? Il est vrai que, dans le pays, cet imbécille a la réputation d'être sorcier.

M^{me} GIRAUD.
Le pauvre homme ne peut pas dire deux mots de suite.

VALENTIN.
C'est justement pour ça.
(Jean Gauthier paraît au fond.)

M^{me} GIRAUD.
Jean Gauthier... voulez-vous nous aider à porter ces malles sur la charrette de la ferme, qui va partir pour Tarbes?

GAUTHIER.
Oui...

VALENTIN.
Vous rentrez bien tard chez vous ce soir,

*M^{me} Giraud, Gauthier, Valentin.

[Paris, Beck, 1842]

B.N.P.
Lausanne du XIX^e s.

père Gauthier. Est-ce que vous venez du sabat?

GAUTHIER.

Non!..

VALENTIN.

Voilà tout ce qu'on peut en tirer... (Lui montrant la malle à droite.) Commençons par celle-ci...

GAUTHIER.

Oui!..

(Il emporte la malle.)

M^{me} GIRAUD.*

Il n'était pourtant pas comme cela, il y a quatre ans... il parlait comme tout le monde... et puis, tout d'un coup... il a perdu la parole... Tenez, ça lui a pris le lendemain de la nuit que le baron de Ronquerolles passa au château... Depuis lors, il n'a plus dit que oui et non, et, dans le pays, ils l'ont surnommé l'Abruti, l'Idiot. Moi, j'avais toujours pensé que cet homme avait quelque secret... mais, quand j'ai voulu le questionner... un jour qu'il réparait notre four de la ferme... Non! oui! non! c'est tout ce que j'ai pu obtenir de lui.

VALENTIN.

Avez-vous remarqué, M^{me} Giraud, que toutes les fois qu'il arrive quelqu'un au château... Jean Gauthier est toujours sur ses talons.

M^{me} GIRAUD.

Eh bien! c'est ce qui prouve qu'il est idiot, le pauvre homme.

VALENTIN.**

C'est vrai. (A Gauthier, qui rentre.) On dit, père Gauthier, que votre femme va vous donner un autre enfant... le septième, je crois?..

GAUTHIER, avec un sourire niaisement malin.

Oui!..

M^{me} GIRAUD.

Est-ce que ça ne vous gêne pas, d'avoir tant d'enfants que ça?

GAUTHIER, de même.***

Non.

M^{me} GIRAUD.

Ça me gênerait, moi.

VALENTIN.

Est-il éloquent, ce gaillard-là! Tenez, voyez-vous, j'en suis pour ce que j'en ai dit... il est sorcier...

M^{me} GIRAUD.

Oh! vous croyez à tout.. (Valentin aide Gauthier à charger la malle de gauche.) Je suis sûre qu'il donne dans ce tas d'histoires qu'on fait sur le château de Ronquerolles... Tantôt, c'est un trésor immense qui s'y trouve caché... tantôt, c'est le diable qui en est le premier domestique.

VALENTIN.

Merci, père Gauthier, merci du coup de main...

M^{me} GIRAUD.

Un verre de vin... ça ne se refuse pas?..

GAUTHIER, gaiement.****

Non.

(Il boit.)

* Valentin, M^{me} Giraud.

** Valentin, Gauthier, M^{me} Giraud.

*** Gauthier, Valentin, M^{me} Giraud.

**** Valentin, Gauthier, M^{me} Giraud.

VALENTIN, à part.

Si, en le faisant boire, on pouvait le faire parler? (Haut.) Le trouvez-vous bon?..

GAUTHIER, encore gaiement.

Oui.

M^{me} GIRAUD.

Encore un coup?..

GAUTHIER, brusquement.

Non!..

(Il renverse son verre vide sur la table et s'en va.)

VALENTIN.

Tête de moellon, va!.. C'est un vrai Limousin dans toute la force du mot!..

SCÈNE II.

M^{me} GIRAUD, VALENTIN.

VALENTIN.

Ah! voilà, grâce au ciel, nos bagages sur la carriole; les chevaux peuvent arriver quand ils voudront...

M^{me} GIRAUD.

Ils ne doivent être ici qu'à minuit moins un quart.

VALENTIN.

J'aurais préféré ne partir qu'au jour... La nuit, mère Giraud, c'est le moment où les esprits prennent leurs ébats... Et je frissonnais, tout à l'heure, en songeant que c'est aujourd'hui samedi!..

M^{me} GIRAUD.

Vous croyez donc aux esprits aussi, M. Valentin?

VALENTIN.

Dame! je ne suis pas assez bête pour ne pas y croire.

Air: Amis, voilà la riante semaine.

Je l'avouerais, je ne suis pas très brave, J'crois aux démons, aux malins, et je l' dis. J'ai peur quand j' trouve un lézard dans la cave, Et, dans l' château, si j' vois un' chauv'-souris; Je crains les hiboux qu'on cloue aux port's-co- (chères.

Pour s' garantir contr' les esprits follets...

Comme j' connais la montur' des sorcières,

J'ai peur, surtout, des manches à balais.

M^{me} GIRAUD.

Laissez-moi donc tranquille.

VALENTIN.

Mère Giraud, quand on habite, depuis deux cent cinquante ans, le château de Ronquerolles...

M^{me} GIRAUD.

Comment?

VALENTIN.

De père en fils, on doit croire naturellement au diable, qui vient le visiter à l'avènement de chaque propriétaire...

M^{me} GIRAUD.

Quand j'étais toute petite, on me faisait peur avec ces contes-là... Mais voilà bien des années que j'habite le pays, et je sais que le diable es resté fort tranquille chez lui... où il fait proba

blement moins froid que dans nos Pyrénées. — père qu'en Allemagne, notre patrie, elle trouvera plus de calme et qu'elle oubliera ses malheurs.

VALENTIN.

Silence ! M^{me} Giraud... ne plaisantez pas avec les choses sérieuses !.. Si le diable n'a pas paru depuis long-temps, c'est que le dernier propriétaire, le général de Ronquerolles, brave officier de Napoléon, s'était fixé en Allemagne après la guerre.

M^{me} GIRAUD.

Oui ; mais, peu de temps avant sa mort, en 1823, il y a quatre ans, il revint au pays et il passa une nuit au château.

VALENTIN.

Rien qu'une nuit... Et peut-être que le diable n'avait pas été prévenu...

M^{me} GIRAUD.

Ainsi, vous croyez à ce conte-là, vous ?..

VALENTIN.

Le moyen de ne pas y croire, lorsque c'est consigné dans toutes les chroniques de la province ! Dès qu'un nouveau propriétaire arrive, le protecteur mystérieux vient prendre ses ordres... Et moi, qui vous parle, j'ai vu...

M^{me} GIRAUD.

Le diable ?..

VALENTIN.

Non ; mais la sonnette qui le fait accourir... avec le portrait de Satan par-dessus, et c'est sa queue qui sert de battant.

M^{me} GIRAUD.

Alors, on n'a qu'à ne pas le sonner pour qu'il ne vienne pas...

VALENTIN.

Oui... si cela pouvait être ainsi ; mais il se trouve toujours là quelqu'un pour toucher à la fatale sonnette... Et, comme je n'aime pas toutes ces sorcelleries-là, moi, je quitte le pays. D'ailleurs, pouvais-je me séparer de mon excellente maîtresse, quand on la chasse de son château après l'avoir fait déclarer femme illégitime de feu M. le baron de Ronquerolles.

M^{me} GIRAUD.

Ce qui fait que notre pauvre chère Marie n'a plus de nom ni d'état dans le monde... Oh ! M. Valentin, on a beau dire, nous ne croirons jamais qu'une femme si vertueuse que M^{me} la baronne n'était pas l'épouse de M. de Ronquerolles, le fils de notre ancien seigneur.

VALENTIN.

Silence !.. voici sa fille...

SCÈNE III.

M^{me} GIRAUD, MARIE, VALENTIN.

MARIE.

Valentin, maman m'envoie vous demander si la voiture sera bientôt prête.

VALENTIN, à part.

La voiture ?.. Pauvre enfant ! (Haut.) Mademoiselle, la carriole est prête, mais on n'a demandé les chevaux de la grande ferme que pour minuit...

MARIE.

Encore trois heures d'attente !.. Ce n'est pas pour moi, mais ma mère souffre tant ici !.. J'es-

AJA de Thléophile.

Mon âme encor se livre à l'espérance ;
Ailleurs, le sort aura moins de rigueur.
Avec regret, nous quitterons la France,
Où des méchans attaquent notre honneur,
Mais l'Allemagne aussi nous sera chère ;
D'un ciel plus froid l'azur est moins changeant,
Et l'heureux champ qui vit naître ma mère
Aura toujours des fleurs pour son enfant.

M^{me} GIRAUD.

Oh ! que nous allons vous regretter... vous, si bonne, si gaie !.. Vous étiez notre providence et notre joie, à tous, pauvre M^{lle} Marie.

MARIE.

Dites, pauvre mère ! ce procès injuste l'aurait tuée peut-être, si je n'avais pas été là pour la consoler.

M^{me} GIRAUD.

Mais, comment se fait-il, Mademoiselle, que M^{me} votre mère n'ait conservé aucun titre de son mariage ?

MARIE.

Ah ! voilà. Quand on est heureux, songe-t-on à tout ? Et puis, il est des malheurs qu'on ne peut pas prévoir... Mon père et ma mère s'étaient mariés dans la petite ville de Hanau, près de Francfort... Pouvaient-ils penser que le presbytère serait incendié, et les registres qui prouvaient leur mariage brûlés... Maman pouvait-elle penser que mon père serait ravi si tôt à sa tendresse ? Tant qu'il a vécu, on nous a entourées d'hommages, d'affections, et dès que mon pauvre père a été mort, abandonnées, sans appui, sans protecteurs, on nous a fait un procès et on nous a tout pris... notre nom... notre fortune. Déjà chassées de notre hôtel de Paris, voici qu'un de nos parens, le chevalier de la Rapinière, vient prendre possession du château de Ronquerolles. Maman n'a pas cru devoir l'attendre... c'est pour cela que nous nous sommes réfugiées dans votre ferme, bonne M^{me} Giraud... et que maman veut partir à l'insu de tout le monde.

VALENTIN.

M. de la Rapinière est au château ? Oh ! diable de Ronquerolles... quel bon diable tu serais, si tu pouvais nous en débarrasser.

LA RAPINIÈRE, au dehors.

Que ma calèche m'attende là...

MARIE.

Quelqu'un vient !..

VALENTIN, allant à la porte.*

Eh ! mon Dieu ! quand on parle du loup... C'est M. de la Rapinière en personne...

MARIE.

Ce méchant homme ! Oh ! épargnons sa présence à maman.

(Elle sort par la porte de gauche.)

* Marie, M^{me} Giraud, Valentin.

SCÈNE IV.

M^{me} GIRAUD, LA RAPINIÈRE, JEAN GAUTHIER, VALENTIN.

M^{me} GIRAUD.

M. de la Rapinière, si tard !

LA RAPINIÈRE.

Oui, c'est moi, c'est moi... Mais, quel est donc cet original qui me suit à pas de loup depuis ma sortie du château de Ronquerolles ?

M^{me} GIRAUD.

Oh ! n'en ayez pas peur... c'est un pauvre ouvrier qui a perdu la raison. (A Gauthier.) Est-ce que tu connais M. de la Rapinière ?

GAUTHIER.

Non.

LA RAPINIÈRE.

On dirait que tu attends que je t'adresse la parole ?

GAUTHIER.

Oui...

LA RAPINIÈRE.

J'avais deviné, tu comptes sur quelque aumône ?

GAUTHIER.

Non.

LA RAPINIÈRE.*

J'aime ce désintéressement. (Gauthier sort.) Mère Giraud, je n'ai pas voulu quitter le château sans venir à la petite ferme, goûter ces fromages de chèvre que tu fais si bien.

M^{me} GIRAUD.

En voulez-vous un ?

LA RAPINIÈRE.

Oui, sers-m'en une demi-douzaine avec une bouteille de ce petit vin blanc du cru... tu sais ?..

(Il se met à table.)

VALENTIN.

Il ne pense qu'à manger et à boire, celui-là. Vilain goinfre !

M^{me} GIRAUD.**

Je vais servir M. le Chevalier.

LA RAPINIÈRE.

Dépêche-toi... car je ne couche pas au château ; je retourne à Tarbes. Encore deux lieues à faire.

VALENTIN.

Je suis sûr que M. le Chevalier est comme moi ; il a peur du diable de Ronquerolles.

LA RAPINIÈRE.

Ah ! c'est vous, M. Valentin ?.. J'en ai appris de belles sur votre compte ! Vous quittez donc notre service pour suivre cette aventurière et sa fille ?

VALENTIN.

Silence, Monsieur ! ces dames sont là...

LA RAPINIÈRE.

Elles sont là ? Et pourquoi sont-elles là ? je vous le demande !

VALENTIN.

Elles ne présument pas que vous viendriez à la ferme... mais elles vont la quitter dans une heure.

* Valentin, M^{me} Giraud, la Rapinière.

** Valentin, la Rapinière, M^{me} Giraud.

LA RAPINIÈRE.

Faites que je ne les rencontre pas. (Valentin sort. La Rapinière avale un fromage d'une bouchée.) C'est parfait ! (Il se verse à boire.) C'est très mal ! Savez-vous, M^{me} Giraud, je viens ici avec confiance, et vous m'exposez à me trouver face-à-face avec... (Il boit.) Divin, ma parole d'honneur ! (Il avale un autre fromage.) Prenez garde à vous, car si vous ne m'êtes pas entièrement dévouée... Quelle saveur ! quel goût délicat ! Je ne renouvellerai pas votre bail... Quel vin caressant !..

M^{me} GIRAUD.

M^{me} la baronne de Ronquerolles m'a comblée de ses bienfaits, Monsieur.

LA RAPINIÈRE.

Prenez garde à ce que vous dites, elle n'est pas baronne de Ronquerolles... La justice lui a défendu de prendre ce nom.

M^{me} GIRAUD.

Comment faut-il donc que je l'appelle ?

LA RAPINIÈRE.

Appelez la madame... madame... comme vous voudrez, excepté du nom de Ronquerolles... ce n'est pas le sien... la justice l'a dit...

M^{me} GIRAUD.

Et la justice a beau dire, tout le pays lui donnera toujours ce nom... Une femme si respectable !

LA RAPINIÈRE.

Silence, Madame Giraud, ou je ne pourrai pas achever de goûter... vos raisons... Heureusement, ces petits fromages parlent plus en votre faveur... que tout ce que vous pourriez me dire... Aussi, à cause d'eux, vous aurez le bail, avec mille francs d'augmentation.

M^{me} GIRAUD.

Une augmentation de mille francs... Miséricorde !

LA RAPINIÈRE.

Eh ! eh ! il faut que chacun tire parti de ses propriétés...

(Il se lève.)

Act nouveau de A. Doche*.

Mes principes sont connus,
Car je les montre tous nus.
Après Dieu, qui nous créa,
Le dieu que je porte-là,
C'est l'argent,
De ce siècle unique agent ;
Et si mon cœur est changeant,
C'est pour l'or,
Dont je fais mon seul trésor.
J'en ai, j'en demande encor...
De l'or ! de l'or ! de l'or !

Vous croyez à l'amitié,
Vous êtes sacrifié.
Hélas ! dans ce monde impur,
On ne voit qu'un ami sûr :
C'est l'argent,
De ce siècle unique agent.
Si vous êtes exigeant,
Aimez l'or.
Moi, j'en fais mon seul trésor ;

* La Rapinière, M^{me} Giraud.

J'en ai, j'en demande encor...
De l'or ! de l'or ! de l'or !

VALENTIN, revenant*.

Monsieur, M^{me} la baronne de Ronquerolles...

LA RAPINIÈRE.

Il n'y a plus de baronne de Ronquerolles.

VALENTIN.

M^{me} votre parente.

LA RAPINIÈRE.

Je n'ai plus de parente...

VALENTIN.

Enfin... cette dame... vous savez bien...

LA RAPINIÈRE.

M^{me} vous savez bien... Je la connais... Que me veut-elle ?

VALENTIN.

Elle désirerait vous parler.

LA RAPINIÈRE.

Je ne puis... Quand ma digestion n'est pas faite, je crains les émotions fortes et les larmes...

M^{me} GIRAUD.

Elle ne pleure pas, Monsieur : elle est trop fière pour cela.

LA RAPINIÈRE.

Parbleu ! je lui conseille de faire la fière ! Si elle n'a que quelques mots à me dire... je consens à l'entendre... qu'elle vienne... Mais pas de sentiment, ça m'étoufferait !

VALENTIN, à la porte.

Venez, Madame, venez !..

SCÈNE V.

VALENTIN, MARIE, LA BARONNE, LA RAPINIÈRE, M^{me} GIRAUD.

LA BARONNE.

Pardon, Monsieur, si je vous retiens un moment... Mais j'ai écrit plusieurs fois à Paris, à M. le marquis de Lormias, notre parent, et je n'en ai pas obtenu de réponse... Ma réclamation était juste, cependant, et je vous prie de vouloir bien l'appuyer auprès de M. le marquis.

LA RAPINIÈRE.

Cette réclamation, Madame, quelle est-elle ?

LA BARONNE.

Dans la première année de mon mariage, Monsieur, M. le baron de Ronquerolles m'avait donné son portrait... c'était un gage d'amour d'autant plus précieux pour moi... que je le reçus le jour même de la naissance de ma fille... Ce portrait m'était si cher, que, renonçant pour l'embellir à l'attrait de toute autre parure, je le fis entourer de tous les diamans qui me venaient de l'héritage de ma mère. En quittant Paris, au milieu des embarras et du trouble où me jetaient des circonstances cruelles et un départ précipité... j'ai laissé ce portrait dans le boudoir de mon hôtel, occupé maintenant par M. le marquis de Lormias... C'est un oubli que je ne me pardonnerai jamais ; cependant, comme ce bijou est ma propriété particulière, et

* Valentin, la Rapinière, M^{me} Giraud.

qu'il m'est deux fois cher par l'image de mon époux et par les diamans de ma mère, double dépôt que je dois transmettre à ma fille, j'ose attendre de votre justice, Monsieur, que vous voudrez bien me rendre ce portrait, mon unique bien.

LA RAPINIÈRE.

Madame... certainement, cela me paraît assez plausible ; cependant, remarquez que rien ne prouve que ces diamans ne font point partie de la succession... et quant au portrait... comme la loi a positivement déclaré que le baron, notre cousin, n'était pas votre époux...

LA BARONNE.

Monsieur!..

LA RAPINIÈRE.

Pardon, Madame, pardon, je dois éviter les émotions vives... Et puisque vous vous emportez, j'ai bien l'honneur de vous saluer avec toute la considération possible. (Il salue, et sort en disant :) M^{me} Giraud, vos petits fromages étaient excellens.

SCÈNE VI.

VALENTIN, MARIE, LA BARONNE, M^{me} GIRAUD.

LA BARONNE.

L'infâme !..

MARIE.

Oh ! Maman, calme-toi ; il ne mérite pas ta colère...

LA BARONNE.

Où, tu as raison, mon enfant ; et c'est moi seule qui suis coupable d'avoir oublié ce portrait... Oh ! si je m'en croyais, j'irais à Paris le réclamer moi-même... et le leur enlever par la ruse... s'ils ne voulaient pas me le rendre... Ne sont-ils pas satisfaits de m'avoir tout ravi ? Oh ! c'est une chose affreuse... quand votre vie fut toujours pure et sans tache... de se voir tout-à-coup privée de son nom et de ses droits, à l'estime, au respect des hommes.

MARIE.

Oh ! Maman, tu m'avais promis d'avoir du courage...

Aux nouveaux de A. Doche.

Bonne mère, sèche tes pleurs,
Car ta fille te reste encore ;
Chaque jour le ciel, que j'implore,
Dissipera tes douleurs.

Nous perdons jusqu'à l'espérance,
Mais Dieu là-haut nous jugera ;
Et pour adoucir ta souffrance,
Ta fille sera toujours là.

ENSEMBLE.

LA BARONNE.

Où, je saurai sécher mes pleurs,
Car ma fille me reste encore.
Chaque jour le ciel, qu'elle implore,
Dissipera mes douleurs.

VALENTIN, M^{me} GIRAUD.

Pauvre mère, séchez vos pleurs,
Votre fille vous reste encore.
Chaque jour le ciel, qu'elle implore,
Dissipera vos douleurs.

MARIE.

Bonne mère, sèche tes pleurs, etc., etc.

(On entend le grelot d'un cheval.)

VALENTIN.

Ah ! voici les chevaux qui arrivent...

MARIE.

Allons, l'heure est venue ! Mais je ne sais
pourquoi... au moment de dire à ce pays un
éternel adieu, mon cœur se serre, et je sens en
moi un trouble inconnu.

(Tonnerre et éclairs.)

VALENTIN.

Oh ! oh ! voici l'orage.

M^{me} GIRAUD.

Ma bonne maîtresse, écoutez votre pauvre
fermière... attendez le jour pour partir !

MARIE.

Elle a raison, Maman... Attendons !

LA BARONNE.

Non ! non, je ne veux pas que le jour nous
retrouve sur le domaine de Ronquerolles... Va-
lentin... obéissez-moi... encore une fois.

VALENTIN.

Toujours, M^{me} la Baronne, toujours.

TOUS.

Ah !

(Un grand coup de tonnerre ; le vent ouvre la porte
du fond. Robin et Gauthier paraissent au dehors,
au milieu des éclairs.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ROBIN. *

ROBIN, couvert d'un manteau noir doublé de rouge.
Quel abominable temps ! et qu'on est heureux
de trouver un toit pour s'abriter ! (A M^{me} Giraud.)
Bonsoir, bonnes gens ! (Gauthier disparaît, et Robin
continue en apercevant la baronne et Marie.) Mes-
dames !

(Il leur fait un léger salut.)

M^{me} GIRAUD.

Dites donc, vous, on n'entre pas comme ça
dans les fermes, à pareille heure.

ROBIN.

Oh ! moi, les fermes, les châteaux... de nuit,
de jour... j'entre partout.**

LA BARONNE.

Quel est ce jeune homme, dont le ton est si
décidé ?

VALENTIN, à part.

C'est peut-être le diable de Ronquerolles.

MARIE, à mi-voix, à M^{me} Giraud.

Dites donc, Gervaise, il est fort bien.

* Marie, la Baronne, Valentin, Robin, M^{me} Gi-
raud.

** Valentin, la Baronne, Marie, M^{me} Giraud, Ro-
bin.

M^{me} GIRAUD, de même.

C'est peut-être un voleur.

MARIE, de même.

Oh ! non, voyez comme il a l'air honnête et
bon...

ROBIN, ôtant son manteau.

Vous permettez ? mon manteau ruisselle... (Il
pose son manteau sur une chaise près de la cheminée.)
et je suis brisé. Quatre lieues à pied, par des
chemins atroces, avec accompagnement de ton-
nerre et de grêle. C'est quand on a passé par là
qu'on sent tout le prix d'un bon gîte et d'une
gracieuse hospitalité ! (Il prend une chaise, s'assied
auprès du feu et tisonne.) Voilà une flamme qui ré-
jouit... mais il y a de la place. (Il recule sa chaise.)
Serais-je assez malheureux pour effrayer ces
dames ?

LA BARONNE.

Je vous avoue, Monsieur, que votre apparition
inattendue...

ROBIN, se levant.

Air : Comme il m'aimait !

Bassurez-vous, rassurez-vous !
Je ne suis point si redoutable ;
De vos parens, bravez les coups,
Quelqu'un ici veille sur vous.
Ce génie au cœur secourable,
Il se peut que ce soit le Diable...
Rassurez-vous, rassurez-vous !

LA BARONNE.

L'étrange visite.

ROBIN, soufflant le feu.

Quand nous n'aurons plus peur, nous cause-
rons de bonne amitié... Pendant ce temps, avec
votre permission, je vais me chauffer un peu...
car, franchement, il fait plus froid ici que chez
nous..

VALENTIN, à part.

Je le crois bien...

ROBIN.

Fermière, mettez un fagot dans le feu, s'il
vous plaît, ça me fera plaisir, et ça ne fera pas
de peine à Mademoiselle, car elle tremble.

MARIE.

Ce n'est pas de froid...

(M^{me} Giraud sort.)

LA BARONNE.

En vérité, Monsieur !

ROBIN, se levant, tournant le dos au feu et sans
quitter la cheminée.

Voyez-vous, Madame, il ne faut pas faire at-
tention à mes manières un peu cavalières... Jus-
qu'à ce jour, je l'avouerai, je n'ai pas vu très
bonne compagnie... chacun a ses amis... sa con-
dition... mais je puis vous assurer que je suis un
assez bon diable...

VALENTIN, à part.

Ah ! si l'on était superstitieux, cependant.

ROBIN.

Et je puis me vanter de n'avoir jamais fait le
moindre mal à personne... Je crois même que
je viens vous faire beaucoup de bien.

* Valentin, Marie, la Baronne, Robin.

LA BARONNE.

Vous, Monsieur!

(M^{me} Giraud rentre et met le fagot au feu, puis elle prend sa quenouille et se met à filer.)

ROBIN.

Tout à l'heure, je vous effrayais... maintenant je vous étonne; c'est plus flatteur pour moi. Vous pensez peut-être que je suis un voyageur surpris par l'orage, qui s'est arrêté au milieu de sa route et s'est réfugié ici pour se sécher et se reposer, puis qui repartira dès que la pluie et le vent auront cessé?... Pas du tout, je ne suis pas entré par hasard dans cette ferme; c'est bien ici que je venais... et à votre intention.

LA BARONNE.

Mais qui êtes-vous donc, Monsieur?

ROBIN.

Si je vous le disais, Madame, vous n'anriez pas la moindre confiance en moi... et pour vous servir... j'ai besoin d'une confiance aveugle.

LA BARONNE.

Un pareil sentiments'acquiert-il ainsi à la première vue?

ROBIN.

Que risque-t-on... lorsque, comme vous, Madame, on n'a plus rien à perdre... Et je viens vous offrir tout à gagner.

M^{me} GIRAUD.

Tout à gagner?..

LA BARONNE.

Serait-ce mon procès, Monsieur?

ROBIN.

Non, Madame, car il est perdu en dernier ressort... Mais j'ai d'autres moyens de vous servir... des moyens à moi!

VALENTIN, à part.

Pour le coup... c'est le démon serviteur du château.

M^{me} GIRAUD.

Là, vous voilà encore avec vos peurs!

VALENTIN.

Oh! je sais bien que vous êtes une Jeanne d'Arc... pour le courage.

MARIE, bas, à la baronne.

Moi, je ne saurai dire pourquoi, Maman, mais ce jeune étranger me paraît mériter la confiance qu'il demande.

LA BARONNE, bas.

On ne peut pourtant pas se fier au premier venu... (Haut.) Monsieur, veuillez m'excuser, mais j'ai hâte de partir...

ROBIN.

Non, Madame, oh! non... Si je suis venu de loin etsi je me suis hâté d'arriver, c'est pour m'opposer à ce départ... Vous ne vous mettez pas en route... il y a plusieurs raisons pour cela... d'abord le temps est affreux... un vrai temps d'enfer.

VALENTIN.

Là! là! toujours des paroles qui serrent le roussi!

ROBIN.

La nuit est noire, on ne voit pas son chemin, et je serais encore perdu dans les gorges de ces montagnes sans une espèce de maçon qui m'a à

* Valentin, M^{me} Giraud, Marie, la baronne, Robin.

peu près indiqué la ferme en répondant à mes questions d'une manière tout-à-fait laconique.

MARIE.

Par oui et par non... C'est le père Gauthier, qui a suivi notre voiture depuis Ronquerolles... le pauvre homme!

ROBIN, se rapprochant de la baronne.

Grace à lui, je suis arrivé à temps, et je viens vous dire, Madame, que la place de la baronne et de son aimable fille est au château de Ronquerolles même.

LA BARONNE.

Mais, Monsieur, vous ignorez que je l'ai perdu?

ROBIN.

Je le sais parfaitement, et il faut bien que vous l'ayez perdu pour que je vienne vous le rendre!

LA BARONNE.

Vous! me rendre Ronquerolles?

ROBIN.

Et le reste... Oh! mon Dieu, oui... C'est pour cela que j'ai fait le voyage et que j'ai bravé la tempête... Je suis comme cela, moi, rien ne me coûte pour arriver à mon but.

Ave de la Robe et les Boîtes.

Certes, j'y vois plus d'un obstacle,
Mais en tête je me suis mis
De faire à mon tour un miracle
Comme l'on en faisait jadis.
Rendre un collatéral traitable
Jusqu'à céder la part qu'il a,
On ne voit guère, dans la Fable,
De prodige aussi fort que ça.

LA BARONNE, souriant.

Vous avez beau dire, Monsieur, je ne vous crois pas appelé à faire l'impossible.

ROBIN.

Chargez-vous donc d'une mission toute céleste, pour qu'on vous rie au nez!.. Du reste, je m'y attendais. Riez... mais écoutez-moi...

LA BARONNE, à mi-voix, à sa fille.

C'est un fou échappé des petites-maisons!..

MARIE, bas.

N'importe, il faut l'écouter, Maman... Ne dit-on pas qu'il y a des fous raisonnables...

LA BARONNE.

Non, mon enfant... Etsi Monsieur veut que je l'écoute encore... il va commencer par nous apprendre son nom.

ROBIN.

Qu'à cela ne tienne, Madame, puisque vous le voulez absolument: je m'appelle Robin.

TOUS.

Robin?

VALENTIN.

Robin... des bois!

MARIE.

Oh! Maman, le nom est gentil.

ROBIN.

N'est-ce pas, Mademoiselle Marie?

MARIE.

Vous savez mon nom?

ROBIN.

Et celui de madame votre mère... Wilbelmine d'Alberg... baronne de Ronquerolles, ma-

riée à Hanau, il y a environ dix-sept ans, le 9^o après tout... qu'une espèce de marché... un pacte...

MARIE, vivement.

Mariée!.. oui, Monsieur, mariée, n'est-ce pas ?

LA BARONNE.

Quoi! Monsieur, vous sauriez?..

ROBIN.

En apprenant que vous étiez victime d'une odieuse injustice, Madame, j'ai tout quitté, et j'arrive pour ranimer votre espérance éteinte.

LA BARONNE.

Et quel motif, sans me connaître ?

ROBIN.

Oh! je vous connaissais, Madame...

LA BARONNE.

Comment ?

ROBIN, après un moment d'embarras, gaîment.

Par la *Gazette des Tribunaux*.

VALENTIN, à part.

On la reçoit jus'qu'en enfer!

ROBIN.

Je ne suis pas comme vos juges, moi, ie vous donnai gain de cause dans ma conscience, et j'écrivis à Hanau pour avoir à tout prix l'extrait de votre acte de mariage.

LA BARONNE.

Eh bien! Monsieur...

ROBIN.

Comme votre défenseur l'avait déclaré, la chapelle luthérienne où vous fûtes mariée et le presbytère ont été la proie des flammes en 1820. Mais un moyen nouveau se présenta à mon esprit : le digne pasteur qui vous avait mariée pouvait, par sa déclaration...

LA BARONNE.

Grand Dieu!

MARIE.

Et cet espoir ?

ROBIN.

est évanoui... Le pasteur a cessé de vivre.

MARIE.

Ce que vous avez fait, Monsieur, est bien! très bien! votre conduite nous pénètre d'estime et de reconnaissance... Depuis long-temps nous n'espérons plus dans la justice des hommes... mais nous pouvons compter encore sur celle du ciel.

ROBIN.

Non... car, pour cette fois, c'est de l'enfer que justice vous viendra.

LA BARONNE.

De l'enfer ?

TOUS.

De l'enfer !

VALENTIN, à part

Voudrait-il trahir son incognito ?

LA BARONNE.

Vous feriez-vous un jeu de ma cruelle position, Monsieur ? Pour la dernière fois, qui êtes-vous ?

ROBIN.

Ne vous l'ai-je pas dit? et faut-il m'expliquer plus clairement?... Eh bien! je suis votre protecteur!.. Il y a peut-être un peu d'orgueil de ma part à me servir de ce mot-là... d'autant plus que ce que je viens vous proposer... n'est,

VALENTIN, à part.

Voilà le mot lâché...

LA BARONNE.

Voudriez-vous me faire croire, Monsieur, que vous êtes un de ces êtres surnaturels?..

ROBIN.

Franchement, Madame, celui qui, pour oblier son semblable, ne craint ni la fatigue, ni les dangers... et s'expose à se faire des ennemis puissans et irréconciliables, à la mort même, peut-être celui-là vous paraît-il un être ordinaire ?

LA BARONNE.

Non... Et voilà ce que je ne puis comprendre...

ROBIN.

Le mot de cette énigme ne peut vous être donné que dans un mois, au château de Ronquerolles.

VALENTIN, à part.

C'est cela, il veut être chez lui...

MARIE.

Il me surprend de plus en plus, Maman...

ROBIN.

Écoutez, Madame, je ne veux pas me faire passer pour un personnage purement fantastique... et vous allez voir que l'homme est pour beaucoup dans ma démarche... Voici la convention que je vous propose.

LA BARONNE.

Le pacte, comme vous disiez tout à l'heure.

ROBIN.

Le pacte, si vous voulez...

VALENTIN et M^{me} GIRAUD, s'approchant.

Voyons ça!..

LA BARONNE.

Et ce pacte, quel est-il ?

ROBIN.

Il doit être secret entre nous, Madame; et, si vous voulez faire retirer Mademoiselle...

LA BARONNE, à elle-même.

Ce mystérieux jeune homme excite ma curiosité à un point... (A Marie.) Laisse-nous, mon enfant.

VALENTIN, effrayé.

Ah! ça mais... est-il bien prudent?...

ROBIN, gaîment.

Avez-vous peur que j'emporte Madame ?

LA BARONNE.

Laissez-nous...

MARIE.

Bonne mère! aie confiance en lui... Vois comme son regard est bon et affectueux.

(Marie sort par la porte de gauche; Valentin et M^{me} Giraud par la droite.)

SCÈNE VIII.

LA BARONNE, ROBIN.

LA BARONNE.

Nous voilà seuls!.. Parlez, Monsieur...

ROBIN.

Voulez-vous accepter mes services ?

LA BARONNE.

Vos conditions!

ROBIN.

Les voici !.. Mais je vous en avertis, je suis un être très exigeant... Un jugement inique vous a dépouillée de vos biens... de votre nom... de voire position sociale... Je m'engage à vous rendre tout cela avant la fin du mois qui commence... Et vous, Madame, vous vous engagez...

LA BARONNE.

A quoi donc, Monsieur?

ROBIN.

A me donner votre fille en mariage.

LA BARONNE.

Ah!..

VALENTIN, qui a écouté par un vasistas de la fenêtre du fond.

Je ne croyais pas que le Diable fût garçon.

LA BARONNE.

Vous conviendrez, Monsieur, que ma première question revient ici naturellement : pour prétendre à la main de ma fille, qui êtes vous?

ROBIN.

Mais je suis d'assez bonne maison... D'ailleurs, Madame, réfléchissez qu'en ce moment votre position...

LA BARONNE.

Monsieur!..

ROBIN.

Et que je vous propose de vous rendre une existence nouvelle... Par moi... vous redevenez riche... puissante... honorée... N'est-il pas juste que vous fassiez quelque chose pour moi?

LA BARONNE.

Si vous me rendez l'honneur, Monsieur, demandez la récompense qu'il vous plaira... Tout l'or que vous désirerez, le château de Ronquerolles même... je ne balancerai pas... Mais mon enfant...

ROBIN.

Ah! voilà comme dans ce monde il est toujours difficile de s'entendre. Vous m'offrez de l'argent... et c'est la main de M^{lle} Marie que je désire!

LA BARONNE.

Alors, Monsieur.., cessons cette conversation... Et, en vérité, je m'en veux d'écouter ainsi vos extravagances...

VALENTIN, à part.

Voilà ce qui s'appelle résister à la tentation...

ROBIN.

Ainsi, vous me refusez, Madame?..

LA BARONNE.

Très positivement.

SCÈNE IX.

LA BARONNE, MARIE, ROBIN.

MARIE, sur le seuil de la porte.

Et moi, j'accepte, Monsieur.

LA BARONNE.

Que dis-tu?

ROBIN.

Parlez, Mademoiselle...

MARIE, s'approchant.

Oni... ma mère... oui... Monsieur... J'ignore qui vous êtes, mais il y a dans votre caractère étrange quelque chose qui sympathise avec le mien... Il y a dans mon cœur quelque chose qui me dit que le devoir que je m'impose me sera doux à remplir, je crois en vous, Monsieur, je crois en vos promesses! Rendez à ma mère son nom et sa fortune... Confondez nos ennemis... et, quit que vous soyez, ma main vous appartient...

SCÈNE X.

LA BARONNE, MARIE, ROBIN, M^{me} GIRAUD, VALENTIN.

TOUS.

Ans nouveau de A. Doche.

Bonne et douce Marie,
Elle eut, sans frayeur,
De sa mère chérie
Assurer le bonheur!..

ROBIN.

Ma pensée est la sienne.

MARIE.

Mon cœur est résigné.

ROBIN.

Votre main dans la mienne,
Et le pacte est signé.

MARIE.

(Parlé.) La voilà, Monsieur!

TOUS.

Bonne et douce Marie, etc.

MARIE.

Je veux, tout m'y convie,
Sans regret ni terreur,
De ma mère chérie,
Assurer le bonheur.

ROBIN.

Pardon, si je vous dis cela, Madame, mais M^{lle} Marie est plus raisonnable que vous.

LA BARONNE.

Mais, je n'ai pas dit...

MARIE.

Oh! Maman, tu ne peux refuser ton approbation à ce projet... Puisque tu crois qu'il ne réussira pas, cela ne t'engage à rien.

ROBIN.

Et si je ne réussis pas... vous êtes libre de partir pour l'Allemagne... Je ne vous demande qu'un mois.

LA BARONNE.

Mais quel moyen avez-vous?

ROBIN.

Ceci est le secret de mon entreprise, et ce secret, vous le saurez au terme convenu, en présence des avides parents de votre mari... Va lentin, avec la permission de M^{me} la Baronne tu vas venir avec moi.

VALENTIN.

Où ça?

ROBIN.

Où je voudrai...

VALENTIN, de plus en plus effrayé.

Par exemple !..

ROBIN.

J'ai besoin de lui, Madame, car il connaît les collatéraux qui vous ont dépouillée, et je ne les ai pas encore vus...

VALENTIN.

Mais, Monsieur, je ne puis ainsi abandonner ces dames.

ROBIN.

Ces dames n'ont pas besoin de toi, près de l'excellente mère Giraud, que je révère... que j'aime de tout mon cœur.

M^{me} GIRAUD, étonnée.

Vous me connaissez ?

ROBIN.

Oui, et quand j'habiterai le château de Ronquerolles, je viendrai te voir tous les jours à la ferme.

VALENTIN, à M^{me} Giraud.

Eh bien ! commencez-vous à me croire ?

LA BARONNE.

Il ne doute de rien.

MARIE.

Oui... il a autant de courage que de générosité, et je crois que mon cœur ne me trompe pas !..

ROBIN.

Partons, Valentin... Nous allons profiter de la voiture qui attend.

VALENTIN.

Mais, Madame...

MARIE.

Oh ! mon bon Valentin... obéis à Monsieur pour moi !..

ROBIN.*

Je voudrais bien voir qu'il hésitât... Je l'emporterais par force ; il me le faut, d'abord.

VALENTIN.

Oh ! mais... oh ! mais ! voilà que ça se complique d'une horrible manière pour moi...

ROBIN.**

Prends ton bagage... et en route ; mais avant de partir, permettez-moi de vous confier ceci, Madame.

VALENTIN.

Un portefeuille !.. Ne serait-il que le premier ministre de Satan ?

ROBIN.

Il y a là-dedans des papiers dont je ne puis me charger dans ma périlleuse entreprise, car s'ils m'étaient enlevés, ou si vous les égariez, Madame... tout serait perdu... oh ! perdu sans retour.

LA BARONNE.

Mais, Monsieur, ne peuvent-ils me compromettre... ainsi que mon enfant.

ROBIN.***

Oh ! ne craignez rien... Ce sont de simples

* La Baronne, Marie, Robin, Valentin, M^{me} Giraud.

** La Baronne, Robin, Marie, Valentin, M^{me} Giraud.

*** Valentin, la Baronne, Robin, Marie, M^{me} Giraud.

Mémoires... Si vous ouvrez ce portefeuille, Madame, gardez-vous de rompre le cachet qui scelle les papiers qui s'y trouvent... à moins que je ne sois pas de retour au terme convenu. Alors, c'est que j'aurai succombé, c'est que je serai mort... Et, si cela arrive, je vous autorise à lire cet écrit... et à prendre un défenseur plus heureux que moi...

MARIE.

Mais, Monsieur, s'il est vrai que vous ayez quelques dangers à courir...

ROBIN.

A la d'Yvels.

Tout me le dit, un destin favorable
Secondera les projets de mon cœur ;
Et d'une lutte à jamais mémorable,
En vrai démon je reviendrai vainqueur.
Mals quand j'ai vu l'adorable Marie,
Le moindre effroi peut-il m'être permis ?
Qui ne voudrait trisquer cent fois sa vie
Pour le trésor que sa main m'a promis ?

(Robin va prendre son manteau et redescend entre Marie et M^{me} Giraud.)

MARIE.

Oh ! Maman, si c'est un fou, convenez qu'il est bien aimable.

LA BARONNE.

A te dire vrai, je ne sais plus que penser...

ROBIN.

Partons, Valentin...

VALENTIN.

Ma bonne maîtresse, pouvez-vous exiger...

MARIE.

Comme le voilà pâle...

ROBIN.

Ne voyez-vous pas... qu'il me prend pour un mauvais génie... pour le Diable, peut-être...

TOUS, riant.

Ah ! ah ! ah !

VALENTIN.

Un démon, certainement, est fort risible... mais, si vous saviez, comme moi...

ROBIN.

Partons, niais... (Valentin sort par la porte, de gauche.) Madame la Baronne, au revoir... Et vous, belle Marie, souvenez-vous de notre traité.

MARIE.

Réussissez, Monsieur... Mes vœux vous suivent... et je vous attends !

ROBIN.

A la nouveau de A. Doche.

Oui, je vengerai votre injure ;
Vos droits, je les rétablirai...
Et, dans un mois, je vous le jure,
A pareil jour, je reviendrai !

LA BARONNE, MARIE.

L'espoir de mon âme s'empare...
Il dit qu'il sera notre appui...
Et malgré ce ton si bizarre,
Tout mon cœur s'intéresse à lui !

ROBIN.

Espérance,
Confiance,

Ne craignez rien,
Tout ira bien...

Si le ciel est pour vous, j'aurai l'enfer pour moi :
Deux protecteurs valent mieux qu'un, je croi.
Adieu, Madame,
Calmez voire âme.
Au revoir!.. au revoir!..

VALENTIN, rentrant avec un paquet au bout d'un bâton.

Je ne sortirai plus de ses mains, je le voi.

ENSEMBLE.

Espérance,
Confiance,
Ne craignez rien,
Tout ira bien.
Dans un mois...
Au revoir!.. au revoir!

(Robin et Valentin sortent au milieu de l'orage, qui a repris. M^{me} Giraud les à accompagnées avec sa lampe jusque au-delà porte.)

SCENE IX.

LA BARONNE, MARIE, M^{me} GIRAUD.

M^{me} GIRAUD.

Allons, bon, voilà le vent qui a éteint la lampe...

(Demi-nuit sur le théâtre.)

MARIE.

Maman... maman... reviens à toi...

LA BARONNE.

Est-ce un songe? une illusion?... Cet inconnu... ma fille qui s'est promise... Oh! non... ce ne peut être une réalité!

MARIE.

Oh! pour moi, je suis sûre qu'il remplira toutes ses promesses... Oui, Maman, si tu savais ce que j'éprouvé là, et comme l'avenir me

semble beau depuis que ce jeune homme... Ne crains rien; vois, comme je suis gaie, heureuse, maintenant, et s'il fait ton bonheur, Maman, quel meilleur mari pourrais-je trouver?

LA BARONNE, qui s'est assise à gauche.

Ce portefeuille... renferme sans doute l'explication de cet étrange mystère... et je dois, avant tout...

(Elle va pour l'ouvrir.)

MARIE.

Non, Maman... oh! non, il a défendu de l'ouvrir.

M^{me} GIRAUD, rallumant sa lampe à la cheminée.

Pour ce qui est de ça, il ne l'a pas défendu... Il a seulement demandé qu'on n'ouvre pas les papiers cachetés qui sont dedans.

LA BARONNE.

Oh! ce cachet sera respecté... Mais un mot... un seul mot... pourrait me tirer de cette anxiété cruelle.

MARIE.

Eh bien! Maman... ouvrons ce portefeuille, mais respectons les papiers.

LA BARONNE, qui a ouvert le portefeuille, et qui en tire un paquet.

Il le faut! c'est mon devoir; il y a quelque chose d'écrit sur ce papier rouge... Gervaise, apporte la lampe.

M^{me} GIRAUD.

Voilà, Madame.

MARIE.

Puisqu'il a dit que c'était ses Mémoires.

LA BARONNE, lisant.

Mémoires du Diable.

(Tonnerre et éclairs.)

MARIE.

Ah!

(Tonnerre et éclairs. Marie laisse tomber la lampe qui s'éteint. Nuit complète.)

TOUS.

Ah!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente un salon ouvert sur les salles de bal par trois portes. Deux petites portes latérales. Un canapé à droite; une cheminée et une pendule au premier plan; petite table à gauche, appuyée contre le mur; lustres, candélabres, fauteuils; etc.

SCENE I.

MASQUES, circulant dans la galerie du bal, et descendant durant l'ensemble, pour saluer et féliciter le Marquis.

Air : Chœur de A. Doche.

Honneur et gloire au Marquis!
Dieu, quel goût exquis!

Honneur, honneur, gloire au Marquis!
Oui, de merveilles en merveilles,
On marche en ces lieux fortunés;
Le cœur, les yeux et les oreilles
Sont éblouis et fascinés.

(Le chœur rentre dans la galerie et disparaît peu à peu.)

SCÈNE II.

LA RAPINIÈRE, LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA RAPINIÈRE.

Marquis, vous faites admirablement bien les choses!.. Vous nous avez donné un dîner succulent, et votre bal est d'une magnificence...

LA COMTESSE.

On s'étouffe déjà dans les salons; je crains que vous n'ayez trop de monde.

LE MARQUIS.

Vous n'en aurez que plus d'admirateurs, belle cousine! En vérité, votre costume est d'un goût, d'une fraîcheur... M^{me} de Sévigné!.. et pour l'esprit, vous ne démentirez pas le costume.

LA RAPINIÈRE.

Et moi! et moi!.. j'ai pris l'habit d'un de mes aïeux, Raoul-Hilarion Gamache de la Rapinière, maître-queux de Charles IX... car les La Rapinière sortent de la bouche du roi.

LE MARQUIS.

Et vous soutenez dignement l'honneur de cette origine gastronomique.

LA RAPINIÈRE.

Soyez franc, cher cousin, votre fête a un but; on ne paie pas aussi magnifiquement les violons pour le simple plaisir de faire sauter des gens qui nous sont parfaitement indifférents.

LE MARQUIS.

Et quel motif me supposez-vous donc, Chevalier?

LA RAPINIÈRE.

Que sais-je?.. l'ambition!

LE MARQUIS.

Moi!.. ambitieux.

LA RAPINIÈRE.

On dit que vous sollicitez un emploi important... J'ai aperçu tout à l'heure, dans le salon, un ministre...

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que cela prouve?.. L'on a tous les jours un ministre, comme on a un banquier, un artiste célèbre...

LA COMTESSE.

C'est moins amusant, mais cela fait plus d'effet...

LE MARQUIS.

Quant à moi, je vous assure que j'attache peu d'importance à cet homme, et à mes yeux le ministre n'est pas plus que tout autre de mes invités...

LA RAPINIÈRE.

Voilà pourquoi Son Excellence, quand je l'ai entrevue, avait l'air de s'ennuyer profondément.

LE MARQUIS, inquiet.

Quoi? vraiment?.. Je l'ai pourtant placé au whist avec ses partners de prédilection.... Mais je vais...

LA RAPINIÈRE, l'arrêtant.

Oh! voyez-vous, courtisan que vous êtes!.. Mais, rassurez-vous, Son Excellence s'amuse autant que vous pouvez le désirer... Je voulais seulement vous éprouver.

LA COMTESSE.

Oh! Chevalier, c'est une perfidie!

LE MARQUIS.

La raison pour laquelle je donne ce bal est toute simple, et vous devriez la comprendre... Ignorez-vous que le procès que nous venons de gagner définitivement contre notre soi-disant parente, l'ex-baronne de Ronquerolles, nous a fait beaucoup d'envieux à la ville et même à la cour?.. J'ai voulu retremper l'affection de nos amis dans mon faste et mon vin de Champagne; j'ai voulu gagner l'opinion publique en prouvant que nous sommes dignes de notre nouvelle fortune, parce que nous savons la dépenser noblement.

LA RAPINIÈRE.

Certes, oui, nous savons la dépenser noblement.

LA COMTESSE.

Mais ne ferons-nous rien pour l'ex-baronne de Ronquerolles?

LA RAPINIÈRE.

Rien.

LE MARQUIS.

Rien.

LA COMTESSE.

Ce serait peut-être le meilleur moyen d'imposer silence à l'envie et à la calomnie.

LA RAPINIÈRE.

Au contraire : une concession de notre part serait regardée comme une capitulation de conscience, un remords... On est si méchant!

LE MARQUIS.

Et puis, la loi a prononcé, les tribunaux nous ont adjugé l'héritage entier de notre cousin, et ce serait offenser la justice que de modifier son arrêt.

LA COMTESSE.

Du moins, ne rendrons-nous pas à l'ex-baronne ce portrait qu'elle réclame? Cette étrangère ne fut pas l'épouse du baron... la loi l'a dit, tout le monde doit le croire... mais elle fut sa compagne, son amie... ce portrait était un gage de son amour, et à ce titre...

LA RAPINIÈRE.

Ah! Comtesse, ce titre est basé sur une profonde immoralité!..

LE MARQUIS.

Le portrait, comme le reste, est compris dans l'héritage.

LA RAPINIÈRE.

Et puis, il est entouré de diamans... Nous devons le garder.

LE MARQUIS.

C'est mon avis.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas le mien; il m'est pénible d'être obligée de céder à la majorité des suffrages.

LA RAPINIÈRE.

D'ailleurs, j'arrive du château de Ronquerolles; la prétendue baronne l'avait quitté avec sa fille... et à l'heure qu'il est ces deux aventuriers doivent être près de l'Allemagne.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE COMTE DE CERNY.*

CERNY.

Enfin, je vous trouve!

LA COMTESSE.

Voilà mon mari.

LE MARQUIS.

D'où sors-tu donc, Cerny?

CERNY.

Parbleu! j'étais resté à table, où je fêtais ton vin avec quelques bons vivans... la mode anglaise...

LA COMTESSE.

On s'en aperçoit.

LA RAPINIÈRE.

Et dire que je n'ai pas eu la même idée!

CERNY.

Après avoir défait en bataille rangée les troupes de la Champagne, du Johannisberg et autres crûs... nous sommes entrés dans le bal, où j'ai assisté au spectacle le plus divertissant... On s'amuse beaucoup là-bas!

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire?

CERNY.

Oui, mon cher, rien ne manque à la fête, et pour qu'elle fut complète, le Diable en personne est venu l'égayer.

LA RAPINIÈRE.

Le diable?

LA COMTESSE.

Il a perdu la tête!

CERNY.

Quand je dis qu'on s'amuse, c'est selon... Ce Diable-là est parfaitement stylé... il sait tout, et il ne se pique pas de discrétion.

LE MARQUIS.

Et quel est ce masque?

CERNY.

Si on le savait, ce ne serait plus si drôle... Ce qui ajoute à la singularité du personnage, c'est que nul ne l'a reconnu... son visage, pourtant, est à peine couvert d'un petit loup... C'est, du reste, un fort beau garçon, à qui le costume de Satan va très bien!

Aix : Aux temps heureux de la chevalerie.

A tous il va présenter sa requête,
Et si chacun redoute, autour de lui,
Les vérités qu'à la face il vous jette,
On rit du moins des vérités d'autrui.
Il dit les noms des traîtres, des rivaux,
Des bons maris, même d'un tendre amant.
Il en naîtra bientôt mille scandales;
Cela menace enfin... d'être charmant!

LE MARQUIS.

Mais, cela m'inquiète beaucoup; le ministre pourrait se formaliser... si le Diable allait lui dire ses vérités!

LA COMTESSE.

Vous n'avez que ce que vous méritez, Marquis... voilà ce que c'est que de vouloir qu'on s'étouffe chez vous. Vos lettres d'invitation ont

* La Rapinière, Cerny, le Marquis, la Comtesse.

été répandues avec une profusion incroyable! Chacun voulait en avoir, et chacun en avait; on les négociait ouvertement à la Bourse... Cela est très dangereux, surtout dans un bal masqué... vous n'avez pas même pris la précaution de voir le visage de vos invités à leur entrée dans le bal.

LE MARQUIS.

Je voulais respecter un mystère qui devait ajouter du piquant à la fête... je ne prévoyais pas... Mais, nul n'osera dépasser les bornes prescrites par la bienséance... D'ailleurs, j'ai prévenu tout danger en mettant sur les lettres d'invitation la clause que vous savez... «Aucun des invités ne pourra quitter le bal avant minuit. » A minuit, tout le monde sera tenu de se démasquer. »

CERNY.

Eh bien! je vous jure que la clause ne l'effraie pas... il va comme si minuit ne devait pas sonner.

LA COMTESSE.

Mais, que dit-il?

CERNY.

Que sais-je?... Il a dit au gros vicomte qu'il était...

(Il parle bas à la Rapinière.)

LA RAPINIÈRE.

Allons donc!

CERNY.

Et à la marquise de Lérés, qu'à la dernière saison des eaux, elle...

(Il parle bas au marquis.)

LE MARQUIS.

C'est intolérable, je saurai bien...

CERNY, l'arrêtant.

Inutile... vous ne pourrez pas l'approcher... il est entouré d'un cercle compacte... On l'écoute, on l'attaque, il riposte; c'est une lutte d'un seul contre tous, et la victoire, cette fois, n'est pas aux gros bataillons... Quand je suis sorti du salon, il était en train de raconter à un de nos hommes d'état l'histoire de ses métamorphoses; il ne doit pas encore avoir fini...

LE MARQUIS.

Ah! mon Dieu! si c'était mon ministre!

LA RAPINIÈRE.

L'emploi que vous sollicitez serait compromis...

CERNY.

Quel emploi?

LE MARQUIS.

Rien, rien... C'est la Rapinière qui s'est mis dans la tête des idées!.. (Rires au fond.) Mais, quel est ce bruit? Pardieu! c'est notre homme.

LA COMTESSE.

Le Diable?

CERNY.

Lui-même, accompagné d'un nombreux cortège.

LE MARQUIS.

Remettons nos masques... notre présence pourrait l'intimider... et je veux voir jusqu'où va son audace.

(Ils remettent leurs masques.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ROBIN, en costume de diable.

(Le marquis et la comtesse vont s'asseoir sur le canapé.)

CHOEUR.

Aia de A. Doche.

Vois, démon, cette foule
Qui s'élançe, qui roule,
Et jamais ne s'écoule.
Quel triomphe charmant!
Près de toi l'on respire
Et folie et délire,
Dans ce bal enivrant,
Satan
Est dans son élément!

(Une foule de masques viennent à la porte et entourent Robin.)

ROBIN, aux masques.

Laissez-moi prendre ici quelques minutes de repos... Je suis à vous tout à l'heure... Allez!.. (Les masques se retirent. A part, en montrant le Marquis, la Comtesse et la Rapinière.) Voici les gens que je cherche... (Haut, et descendant entre Cerny et le marquis.) Excusez-moi, M. le Marquis, si je ne vous ai pas encore présenté mes hommages... la foule qui remplit vos salons m'a empêché jusqu'à présent de m'acquitter de ce devoir.

LE MARQUIS.

Pour qui me prenez-vous, Monsieur?

ROBIN.

Mais, pour le maître de cet hôtel... le marquis de Lormias.

LE MARQUIS.

Vous vous trompez...

ROBIN.

Jamais!

LA RAPINIÈRE.

Quelle fatuité!

ROBIN.

Diabolique!

CERNY, à la Rapinière.

Que te disais-je?

ROBIN, au marquis.

Quel que soit le motif qui vous engage à la dissimulation, je vous avertis que vos peines sont inutiles... je suis sûr de mon fait.

LE MARQUIS, ôtant son masque et se levant.
Je m'en aperçois.

ROBIN.

Je lis à travers les murailles... bien plus, je devine la pensée qui se cache sous le masque de l'hypocrisie... à plus forte raison le visage qui s'abrite sous un fragile rempart de soie ou de velours! (S'approchant de la Comtesse.) Et c'est là un de mes plus beaux privilèges... puisque, malgré le masque qui les dérobe à tous, seul je puis voir et je vois en ce moment les traits gracieux de la comtesse de Cerny.

LA COMTESSE, se démasquant.

Le masque est donc inutile?

(Elle se lève.)

ROBIN.

Ah! mon Dieu, oui!.. Je ne suis pas égoïste... et si M. le Comte votre mari le permet...

CERNY, se démasquant.

Il me connaît aussi...

LA RAPINIÈRE.

Il n'y a que moi qu'il ne connaît pas.

ROBIN, à la comtesse.

On se plaint de votre absence dans le bal, Madame, n'y rentrez-vous pas bientôt?

LA RAPINIÈRE.

Vous êtes curieux, mon cher diable!

ROBIN, après avoir toisé le chevalier.

Je ne fait que répéter ce que tout le monde dit, ce que chacun désire.

LA RAPINIÈRE.

Il me semble que Saïan devrait être moins banal dans ses discours... (Bas, à Cerny.) Il est piqué, je l'intrigue.

ROBIN.

Que ne lui prêtez-vous votre esprit...

LA RAPINIÈRE, bas, au Comte.

Décidément, il ne me connaît pas.

ROBIN, continuant.

M. de la Rapinière!

LA RAPINIÈRE.

Ah!

(Il ôte son masque.)

LE MARQUIS.

Nous avons tous ôté nos masques, Monsieur; conserverez-vous avec nous un avantage?..

ROBIN.

J'use de mon droit, il n'est pas minuit.

LE MARQUIS.

Sans doute; cependant, si je vous priais...

ROBIN.

Je me retrancherais dans la loi que vous avez dictée vous-même.

LE MARQUIS.

Vous vous êtes placé dans une position particulière, Monsieur; on assure que tout à l'heure vous avez dépassé les limites et les franchises du bal masqué.

ROBIN.

Nullement, M. le Marquis: je me suis borné à dire ce que chacun savait; j'aurais pu aller plus loin, car je sais des choses ignorées... mais, rassurez-vous...

LA COMTESSE, fièrement.

Nous, Monsieur?

ROBIN, qui est revenu près de la comtesse.

Eh! Madame, quelle est la femme, même la plus vertueuse, qui n'a pas quelques secrets à garder.

CERNY, qui a écouté.

Quoi! de quels secrets parlez-vous?

ROBIN, à part, à Cerny qu'il entraîne à gauche.

Que vous importe, mon cher Comte, pourvu que ce ne soit pas des secrets d'Opéra?

CERNY.

D'Opéra!

ROBIN.

Mais, oui, c'est mon pied-à-terre, ma maison de plaisance, à moi, Satan... J'étais là, hier, quand vous avez remis à M^{lle} Délia, notre charmante danseuse, cette parure d'émeraudes...

CERNY.
Chut!

ROBIN.
Des pierres magnifiques!

CERNY.
Taisez-vous donc!

LA RAPINIÈRE, qui a écouté.
Des pierres?

ROBIN, passant près de lui.
Prenez garde, Chevalier, je pourrais en jeter dans votre jardin.

LA RAPINIÈRE.
Oh! oh!

ROBIN.
Mais cela troublerait votre appétit, et vous ne pourriez pas faire honneur au souper.

LA RAPINIÈRE.
Oui, je suis gastronome, c'est vrai... mais il n'y a pas grand mal, et ce ne sont pas là de ces vérités bien redoutables.

ROBIN.
Qui sait vous avez peut-être quelques truffes sur...

LA RAPINIÈRE.
Sur l'estomac?

ROBIN.
Non, sur la conscience.

LA RAPINIÈRE.
Sur la conscience?... Je ne comprends pas...

ROBIN.
Cherchez bien! (A part, au marquis. *) Quand à votre secret, Marquis, vous pouvez être tranquille, je n'en ai parlé, je n'en parlerai à personne.

LE MARQUIS.
Quel secret, Monsieur?

ROBIN.
Eh! votre ambassade.

LE MARQUIS.
Ah!

ROBIN.
Eh! eh! le Diable est quelquefois dans la confidence d'un ministre.

LE MARQUIS.
Quoi! vous savez?..

ROBIN.
Remettez-vous, M. le Marquis, je serai discret, et je ne vous nuirai pas... à une condition, cependant...

LE MARQUIS.
Laquelle?

ROBIN.
Je vous le dirai... plus tard, quand nous serons seuls... ici, dans une heure, (il montre la pendule.) dans une heure!

LE MARQUIS. **
Soit. (A part, examinant Robin.) Est-ce le secrétaire du ministre?

LA COMTESSE, de même.
C'est un ami du colonel.

CERNY, de même.
C'est un habitué de l'Opéra.

* La Rapinière, Cerny, la comtesse, Robin, le marquis.

** La Rapinière, Cerny, Robin, la comtesse, le marquis.

LA RAPINIÈRE, de même.
C'est un dîneur de chez Véry.

ROBIN.
Et maintenant, Madame et Messieurs, vous voilà plus curieux que jamais de savoir qui je suis... plus impatients du masque qui recouvre mon visage... Eh bien! soyez satisfaits.
(il ôte son masque.)

LE MARQUIS, après avoir consulté tous les visages. *
Mais, Monsieur, personne ne vous connaît ici, qui êtes-vous donc?

ROBIN.
Qui je suis?.. Robin.

TOUS.
Robin!

ROBIN.
R-o-r-o-b-i-n-bin, Robin, ainsi que l'a écrit M. le Marquis sur la lettre d'invitation qu'il m'a fait l'honneur de m'adresser.
(Il montre la lettre.)

LE MARQUIS.
C'est vrai!

ROBIN, avec un sourire moqueur. **
A présent que je suis connu... M^{me} la Comtesse me fera-t-elle l'honneur d'accepter ma main pour une contredanse?

LA COMTESSE.
Je suis engagée.

ROBIN.
Pour la première, je le sais, (Mystérieusement.) avec le jeune colonel de Versac... mais la seconde?...

LA COMTESSE.
Soit, j'accepte.

ROBIN.
Merci... Mais voilà le signal... le colonel vous cherche... permettez que je vous conduise.
(Il lui donne la main.)

Air: Valse de Jacquemin.
Pardon, Messieurs, et vous, daignez, Madame.

LA COMTESSE.
Mais quel est-il?

(Ils sortent.)

CERNY, au marquis.
Dis donc, mon cher,
Qu'en penses-tu? Moi, je trouve ma femme
Bien familière avec l'enfer.

LE MARQUIS.
C'est toi qui fus le seul coupable,
Tu l'as, en mari généreux,
Si souvent envoyée au diable,
Qu'ensemble ils doivent être au mieux.

ENSEMBLE.
CERNY.
Oui, je saurai me venger, sur mon âme,
Fût-il Satan ou Lucifer!..
Il est pénible, enfin, de voir sa femme,
Si familière avec l'enfer.

LA RAPINIÈRE, LE MARQUIS.
De son dépit je ris au fond de l'âme!..

* La Rapinière, Cerny, Robin, le marquis, la comtesse.

** La Rapinière, Cerny, le marquis, Robin, la comtesse.

Qu'il soit Satan ou Lucifer !
Il est pénible aussi de voir sa femme
Si familière avec l'enfer.

(Ils sortent ; le chevalier reste seul.)

SCÈNE V.

LA RAPINIÈRE, seul.

Assez plaisant, assez hardi, ce masque... mais pas assez fort pour lutter avec moi. (Se jetant sur le canapé.) Pardieu, chevalier de la Rapinière, mon ami, il faut avouer que vous êtes un heureux mortel, et que vous avez bien fait de vous donner la peine de naître. En moins de six ans, deux héritages considérables, et cette fortune m'arrive à la fleur de l'âge, lorsque j'ai pour lui faire honneur un excellent estomac et une santé de fer.

SCÈNE VI.

VALENTIN, entrant avec un plateau de verres ;
LA RAPINIÈRE.

VALENTIN.

M. de la Rapinière!

(Il veut s'échapper et en est empêché.)

LA RAPINIÈRE, allant à Valentin et prenant un verre sur le plateau. Valentin tend le plateau en détournant la tête.

Ma foi, vive le punch!... c'est un breuvage tonique, réjouissant... Il manque quelque chose à celui-là... Je crois que c'est du citron. (Il vide un second verre.) Est-ce bien du citron?... Oui, oui, il en manque. (Il s'éloigne, puis il revient de l'autre côté de Valentin, qui tourne la tête en sens inverse.) Recommande qu'on mette un peu plus de citron dans le punch!...

(Il sort.)

SCÈNE VII.

VALENTIN, seul.

Qui, compte là-dessus, vieille éponge! Heureusement qu'il ne m'a pas reconnu... Au fait, sous cette livrée de M. le marquis, que M. Robin m'a fait endosser... «Tu entreras souvent, m'a-t-il dit, dans les salons, afin que je puisse te donner mes ordres,» et voilà une heure que je promène ce plateau sans rencontrer mon maître! Mes forces sont épuisées, j'ai besoin de me refaire... (Il boit un verre de punch après avoir déposé le plateau sur la table à gauche.) Mais je ne trouve pas qu'il manque du citron, moi... Est-ce que j'oserai aussi prendre de ce baba? Bah!... bah!...

SCÈNE VIII.

LA BARONNE, MARIE, en domino, VALENTIN.

LA BARONNE.

Eh bien! Marie, nous voici dans le bal! Maintenant, que Dieu nous protège!

MARIE.

Maman, voilà déjà Valentin.

VALENTIN.

On a prononcé mon nom. (La baronne et Marie ôtent leurs masques.) Que vois-je? M^{me} la Baronne et M^{lle} Marie?...

LA BARONNE, à Valentin.

Taisez-vous!...

VALENTIN.

Vous à Paris, vous dans ce bal... Mais comment se fait-il?

LA BARONNE, vivement.

A peine étiez-vous parti de la ferme, mon cher Valentin, que je me suis repentie de la confiance trop légèrement accordée à ce jeune inconnu...

VALENTIN.

Ah! Madame, vous lui faites injure!... Si vous saviez combien il vous est dévoué!

MARIE.

N'est-ce pas, Valentin? (A la baronne.) Que t'aurais-je dit?

LA BARONNE.

Dans la situation où nous nous trouvons, ma pauvre enfant, ce que nous devons éviter, surtout, c'est de prêter des armes à la médisance... et l'entreprise de ce jeune homme peut inspirer des soupçons. J'ai dû respecter le secret des papiers qu'il m'a confiés, et venir m'opposer aux étourderies qu'il peut ici commettre en notre nom.

MARIE.

Je suis sûre, moi, que nous n'aurons qu'à nous louer de ses services.

VALENTIN.

J'en mettrais ma main au feu... Un brave et loyal jeune homme... Oh! je n'ai plus peur de lui!...

LA BARONNE.

Soit... il a le cœur bon, mais qui me répondra de sa tête?

VALENTIN.

Et vous ne craignez pas que dans ce bal...

LA BARONNE.

Un autre motif encore m'a amenée à Paris, et dans cet hôtel qui fut le mien aux jours de ma prospérité. Ce portrait de mon époux, qu'ils ont eu la barbarie, l'injustice de me refuser, je veux le ravoir, car il est bien à moi, et personne n'a le droit de me le ravir.

VALENTIN.

Comment espérez-vous?

LA BARONNE.

Ce portrait se trouvait toujours placé à la cheminée de mon houdoir... il doit y être encore...

MARIE, remettant son masque.

Maman, voici du monde.

VALENTIN.*

C'est M. Robin lui-même.

* Marie, Valentin, la comtesse.

LA BARONNE, remettant son masque.
Valentin, un silence absolu sur notre présence au bal.

VALENTIN.
Quoi! M^{me} la baronne, même envers M. Robin?

LA BARONNE.
Même envers lui.

VALENTIN.
Vous pouvez compter sur moi.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ROBIN.*

ROBIN.
Ah! te voilà, Valentin!.. Si j'avais eu besoin de toi dans la galerie, où je t'avais dit de te tenir?

VALENTIN.
Pardon, Monsieur, j'offrais des rafraîchissements à ces dames.

ROBIN.
Fort bien! tu te formes; les dames avant tout.

MARIE, bas.
Vois, maman, comme il est bien ainsi.

LA BARONNE, bas.
De la prudence, Marie.

ROBIN, à Valentin.
Éloigne-toi... J'attends ici quelqu'un, (A part.) la contredanse va commencer, et la comtesse m'a vu entrer dans ce salon... Elle viendra.

MARIE, bas.
La comtesse.

LA BARONNE.
Une parente de ton père.

MARIE, avec un soupir.
C'est égal!

LA BARONNE.
C'est pour nos intérêts, sans doute... Laissons-le et suis-moi.

(Elles sortent suivies de Valentin.)

SCÈNE X.

ROBIN, seul, regardant la baronne et Marie qui s'éloignent.

Deux tournures charmantes, surtout le domino bleu, et à travers son masque je viens de voir briller un regard... Taisez-vous, M. Robin, vous n'êtes pas ici pour voir cela; vous avez bien autre chose à faire, et le temps des folies est passé. Mais j'entends la ritournelle de la contredanse. La comtesse de Cerny... Attention.

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, ROBIN.

LA COMTESSE.
Eh bien! Monsieur, vous m'avez oubliée?

ROBIN.
Moi! Madame. Ah! pouvez-vous le penser?

* Valentin, Robin, la baronne, Marie.

LA COMTESSE.
Mais il me semble que c'est assez clair: je vous aurais cru plus empressé, plus galant; cette contredanse que vous avez sollicitée avec tant d'ardeur...

ROBIN.
Et que vous m'avez accordée avec tant de grâce!...

LA COMTESSE.
Il paraît que vous n'y tenez pas beaucoup.

ROBIN.
Pour rien au monde je ne céderais l'heureux moment qu'elle me promet.

LA COMTESSE.
S'il en est ainsi, vous êtes bien distrait... N'entendez-vous pas l'orchestre?

ROBIN.
Parfaitement.

LA COMTESSE.
Eh bien! c'est notre contredanse?

ROBIN.
Je le sais.

LA COMTESSE.
Et vous restez là? Vous m'obligez à venir vous chercher.

ROBIN.
J'espérais, Madame, que vous auriez cette bonté.

LA COMTESSE.
Oh! par exemple, voilà qui est d'une fatuité! Mais la contredanse est commencée, Monsieur, venez donc.

ROBIN.
Puisqu'elle est commencée, pourquoi ne resterions-nous pas plutôt ici?

LA COMTESSE.
Comment?

ROBIN.
Eh! mon Dieu, oui... Est-ce que vous tenez beaucoup à danser? Le charme de la contredanse est-il dans les figures, dans les pas que l'on fait? Non, il est tout entier dans l'intime causerie qui s'établit entre les danseurs... Eh bien! Madame, pour causer à l'aise, où peut-on être mieux que dans ce salon, loin de la foule et du bruit? Veuillez vous placer là, sur ce canapé, * et permettez-moi de me mettre près de vous... (Il s'assied sur un fauteuil à côté.) ce sera une contredanse assise.

LA COMTESSE.
Voilà une proposition...

ROBIN.
Toute simple.

LA COMTESSE.
Ce tête-à-tête est inutile, car je sais d'avance ce que vous pouvez avoir à me dire...

ROBIN.
Je ne crois pas.

LA COMTESSE.
Tant d'autres déjà m'ont tenu ces propos!... Mais je dois vous en prévenir, vous serez traité comme les autres.

ROBIN, remerciant.
Ah! Madame!

* Robin, la comtesse.

LA COMTESSE.

Attachée à mes devoirs, je me suis fait une règle de ne jamais répondre aux déclarations des jeunes gens du jour.

ROBIN.

C'est convenu. Mais, Madame, je ne suis pas un jeune homme du jour, moi...

LA COMTESSE.

Ah! Et qu'êtes vous donc?

ROBIN.

Qui je suis? le Diable... Et quelque surprenant que soit ce que je vais vous dire, je n'ai pas l'intention de vous faire la cour.

LA COMTESSE, avec dépit.

Ah!... Eh bien! alors, je vous donne audience.

ROBIN.

Je n'espérais pas moins de votre bonté, Madame; j'en espère davantage encore, car on doit avoir un excellent cœur avec des traits aussi gracieux, un visage aussi charmant.

LA COMTESSE.

Eh bien?... et nos conventions?... Me dire de pareilles choses?... et si haut!...

ROBIN.

Ne craignez rien... M. le comte de Cerny est occupé à boire et à jouer.

LA COMTESSE.

Mais il ne s'agit pas seulement de mon mari!

ROBIN.

C'est juste... Mais, de son côté, le colonel de Versac est à la bouillotte.

LA COMTESSE, étonnée.

Le colonel? Qu'osez-vous donc supposer, Monsieur?

ROBIN.

Absolument rien, car je veux vous entretenir, non du présent, mais du passé!

LA COMTESSE.

Du passé?

ROBIN.

Oui, Madame, d'un sentiment qui ne doit pas être tout-à-fait éteint dans votre cœur.

LA COMTESSE.

Expliquez-vous?

ROBIN.

N'avez-vous pas été liée autrefois avec votre infortunée parente, la baronne de Ronquerolles?... Je veux vous parler d'elle, Madame, je viens intercéder au nom de ses droits, si cruellement méconnus!

LA COMTESSE.

Comment! Monsieur, c'est pour cela que vous me tenez éloignée du bal? Ah! ce n'est pas aimable à vous.

ROBIN.

Vous pouvez réparer l'erreur de la justice, Madame, reconnaître les droits de la baronne, lui rendre son nom et la part qui vous est échue dans son héritage : vous êtes riche, très riche, et maîtresse absolue de votre fortune.

LA COMTESSE, se levant.*

Assez, Monsieur, assez! Sur ce sujet-là, je serai toute aussi intraitable que si on me parlait d'amour.

* La comtesse, Robin.

ROBIN, à part.

Je l'espère bien.

LA COMTESSE.

La justice m'a donné en dernier ressort cette part de l'héritage, et je la garderai, si vous voulez bien le permettre.

ROBIN.

Je ne le permettrai pas, Madame.

LA COMTESSE.

Vous voulez rire?

ROBIN.

Je ne plaisante jamais. Je suis venu de... l'enfer pour rétablir la baronne dans tous ses droits, et tous ses droits seront reconnus.

LA COMTESSE.

Ses droits?... une aventurière!

ROBIN.

La baronne fut toujours une épouse irréprochable, une tendre mère, vous le savez, Madame, et si cela n'était pas, serait-ce bien à vous de vous montrer si peu indulgente? A vous, sa parente, son ancienne amie. Ne connaissez-vous donc aucune mère qui pourrait devenir plus malheureuse qu'elle?

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire, Monsieur?

ROBIN, mystérieusement.

Eh! Madame, on est jeune, belle, entourée d'hommages; le cœur parle; plus tard, on est obligée de contracter un mariage de raison, et alors on a un secret à cacher.

Aria : d'Aristippe.

Loïn de Paris, dans un obcur village,
Il faut soustraire à des regards jaloux,
D'un tendre amour le mystérieux gage,
Secret vivant, trésor fragile et doux
Qui du destin redoute le courroux.
Pauvre proselit qui n'aura sur la terre,
Contre l'orage, hélas! qu'un seul appui;
Car cet enfant vous appelle sa mère....
Et votre époux n'a pas de nom pour lui!

LA COMTESSE.

Monsieur... Monsieur... qui peut vous avoir dit?...

ROBIN.

Ne savez-vous pas qui je suis?

LA COMTESSE.

Non, non, on vous a trompé.

ROBIN.

J'ai des preuves, Madame!

LA COMTESSE.

Où sont-elles?

ROBIN.

Dans les *Mémoires du Diable*... Des lettres de vous... un acte de donation au profit d'un orphelin... tout cela sera rendu public, si vous...

LA COMTESSE.

Grace, Monsieur, je ferai ce que vous exigez!

ROBIN.

C'est bien.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CERNY.*

LA COMTESSE.

Mon mari!..

CERNY.

Ma femme avec le Diable? je m'en doutais. (Observant.) Ce trouble, cette émotion... Qu'avez-vous donc, Madame?

ROBIN.

Rien de plus simple... Madame s'est trouvée légèrement indisposée... le bruit... la chaleur...

CERNY, à part.

Oui, la chaleur de l'entretien.

ROBIN.

Mais vous-même, mon cher Comte, qu'avez-vous donc? votre figure est toute décomposée...

CERNY.

Ce que j'ai?.. quand je vous trouve là... avec...

ROBIN, riant.

Ah ça!.. est-ce que vous feriez à Madame l'injure... et à moi l'honneur d'être jaloux? Ce serait plaisant!

CERNY,

Peut-être...

ROBIN.

Quoi? est-ce que, par hasard, vous vous fâchez?

CERNY.

Monsieur, le ton que vous prenez avec moi ne me convient pas!

ROBIN.

Ah! ah!

CERNY.

Vous oubliez trop à qui vous parlez!

ROBIN.

Mais non.

CERNY.

Votre place n'est pas dans notre société.

ROBIN.

Comment donc, mais il me semble, au contraire, que le Diable est ici en famille.

CERNY.

Et je vous invite à vous tenir, vis-à-vis de moi, à une distance convenable.

ROBIN, fièrement.

A la distance qu'il vous plaira... à quinze pas... à dix pas... ou, si vous le préférez, à une longueur d'épée...

CERNY.

Une provocation!..

(La comtesse veut s'interposer.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LA RAPINIÈRE.**

LA RAPINIÈRE.

Eh bien! qu'est-ce? On se querelle ici?

CERNY.

Monsieur qui se donne des airs!..

* La comtesse, Cerny, Robin.

** La comtesse, Robin, Cerny, la Rapinière.

ROBIN, à la comtesse.

Rassurez-vous, Madame. (A la Rapinière.) Ce n'est rien, M. le Comte est intervenu dans une affaire d'intérêt que je réglais avec M^{me} la Comtesse.. Nous étions d'accord, cependant. Madame consent à restituer à M^{me} de Ronquerolles la part de l'héritage qui lui a été dévolue...

LA RAPINIÈRE.

Comment?

CERNY.

Que dit-il?

LA COMTESSE.

La vérité!

CERNY.

Quoi? c'était là le sujet?.. Et vous consentiez?

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur...

CERNY.

Mais, Madame...

LA COMTESSE.

Épargnez-moi des remontrances... Je veux bien abandonner ma fortune à vos prodigalités, mais je me réserve le droit de faire cette restitution.

(Elle sort; Robin la reconduit.)

SCÈNE XIV.

CERNY, ROBIN, LA RAPINIÈRE.

LA RAPINIÈRE.

Eh bien! cher Comte, tu es plus malheureux que tu ne le croyais.

CERNY.

Je n'en reviens pas!

ROBIN.

C'est bien simple... Je ne doute pas que M. le Chevalier ne soit tout aussi accommodant pour sa part.

LA RAPINIÈRE.

Oh! par exemple! je vous jure bien...

ROBIN.

Ne jurez pas!

LA RAPINIÈRE.

Mes principes sont connus! Quand tous les diables seraient acharnés après moi...

ROBIN.

Il n'en faut qu'un. Voyons! A combien se monte cette part? 100,000 écus, bagatelle!

CERNY.

Vous en parlez bien à votre aise.

ROBIN.

Il y a tant de moyens de gagner 100,000 écus, et même plus; je sais là-dessus des histoires qui pourraient vous servir... une entre autres.

LA RAPINIÈRE.

Vous êtes fou... Laissons-le, Cerny, et rentrons dans le bal. Rendre 100,000 écus!.. Viens.

CERNY.

Décidément, il ne te connaît pas.

(Ils vont pour sortir.)

ROBIN.

L'anecdote est pourtant curieuse. Écoutez un peu...

LA RAPINIÈRE, s'éloignant.

Vous perdez votre temps, mon cher!

ROBIN, à part.

Oui, attends ! (Haut.) Il y avait une fois à Toulouse un certain M. de Terras.

LA RAPINIÈRE, dans le fond.

Hein? vous avez dit...

ROBIN, à part.

J'étais bien sûr de le ramener.

LA RAPINIÈRE, se rapprochant.

M. de Terras?..

ROBIN.

Vous devez l'avoir connu, Chevalier, car vous habitez Toulouse six mois de l'année.

LA RAPINIÈRE.

Oui, je crois me rappeler...

ROBIN.

Ce M. de Terras avait un ami...

CERNY, qui est resté dans le fond.

Viens donc, Chevalier...

(Un domestique passe au fond avec des glaces; Cerny en prend une.)

ROBIN.

Allez donc, Chevalier... Je chercherai d'autres auditeurs pour mon histoire... et j'en trouverai là, dans le salon...

LA RAPINIÈRE.

Non... vous piquez ma curiosité!

CERNY, se rapprochant.

Alors, je fais comme toi, j'écoute...

ROBIN.

Je continue... Cet ami de M. de Terras se nommait... attendez donc... je ne me souviens plus... Ne pouvez-vous pas m'aider, M. le Chevalier.

LA RAPINIÈRE, avec une inquiétude comique.

Non, je ne vois pas trop...

ROBIN.

Vous ne voyez pas?... N'importe... l'ami en question était d'une avarice sordide... Nous le nommerons l'avare... Il était fort riche et ne dépensait pas plus de 1000 écus pour son entretien personnel.

LA RAPINIÈRE.

Le cancre! ce n'est pas moi qui...

ROBIN.

Ai-je dit que ce fût vous? De son côté, M. de Terras était un peu...

LA RAPINIÈRE.

Un peu pingre.

ROBIN.

Vous avez dit le mot.

CERNY.

Tu l'as donc connu?

ROBIN.

Il paraît que M. de la Rapinière l'a connu...

CERNY.

Au fait, tous les avares se connaissent...

ROBIN.

Les deux amis, M. de Terras et l'avare possédaient une fortune à peu près égale; ils eurent l'idée de se faire une donation testamentaire de tous leurs biens au dernier vivant...

LA RAPINIÈRE.

Quoi de plus naturel?... Entre amis, on se fait une donation... cela console celui qui survit.

CERNY.

Et cela ne coûte rien à celui qui meurt.

ROBIN.

Jusque là, rien de plus simple, en effet; mais ce n'est pas tout... dès que le testament fût fait... l'avare qui était pressé d'avoir sa consolation... songea à se défaire de l'autre... du pingre.

CERNY.

Quelle horreur!

ROBIN.

Mais il ne se servit ni du fer, ni du poison; notre avare était trop rusé pour employer ces moyens dangereux; et c'est ici qu'il fit preuve d'une merveilleuse habileté, en usant d'un expédient très singulier.

CERNY.

Voyons?

ROBIN.

Il résolut de tuer son ami... par une indigestion.

CERNY, riant.

C'est une histoire de l'autre monde.

ROBIN.

J'en arrive.

LA RAPINIÈRE, avec une fausse assurance.

C'est absurde!

ROBIN.

Comment, Chevalier, vous trouvez ce moyen absurde, vous, un gastronomes! Pourtant le fait est historique. Une fois que l'avare eut arrêté son projet homicide, il fit trêve à sa ladrerie, ou plutôt il devint l'avare fastueux. Il tint table ouverte, et chaque jour il invitait son malheureux ami à venir prendre une large part dans ses festins somptueux. Rien ne lui coûtait, il semait pour recueillir. Sa table était toujours chargée des mets les plus exquis et les plus lourds. M. de Terras tint bon pendant quelque temps, puis il baissa, et enfin, un soir, à souper, son généreux ami lui fit manger une si grande quantité de truffes... ce fut le coup de grâce... le surlendemain, le trop truffé M. de Terras... expira.

CERNY.

Pauvre homme!

ROBIN.

Que pensez-vous de l'anecdote, M. le Chevalier?..

LA RAPINIÈRE.

Je persiste dans mon opinion: c'est invraisemblable, impossible; l'ami était de bonno loi; c'est un amphitruon calomnié...

ROBIN.

Ce fut aussi ma première pensée... Mais, par malheur, voici qui lève tout les doutes: la victime eut le temps d'écrire à son homme d'affaires: « Mon ami, ce coquin de... » Diable de nom! « m'a tué cette nuit avec du champagne et des truffes pour avoir mon héritage. Mon testament est en sa faveur, mais je vous envoie un codicile qui l'annule et rend ma fortune à mes héritiers naturels. »

CERNY.

C'était bien fait!

LA RAPINIÈRE, plus inquiet et feignant plus d'assurance.

Autre invention!

ROBIN.

Je n'invente rien... Ce codicile, que l'homme d'affaires avait en l'adresse de supprimer, je le possède.

LA RAPINIÈRE, stupéfait.

Vous!

ROBIN.

Oui... Les héritiers naturels de M. de Terras sont morts... mais l'amî, l'amphitryon, existe, et je puis par ce moyen obtenir de lui qu'il accède à une demande que je lui ai adressée.

CERNY, gaiement.

C'est dommage que vous ne vous rappeliez pas le nom de cet ami. C'est un homme à connaître.

ROBIN.

Attendez donc... je crois que ce nom me revient... la... la... R...

LA RAPINIÈRE, bas.

Silence, Monsieur, je vous comprends.

ROBIN, bas.

Vous restituerez?

LA RAPINIÈRE, bas.

Vous me livrez la lettre et le codicille?

ROBIN, bas.

Dans huit jours, au château de Ronquerolles.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE MARQUIS.*

LE MARQUIS.

Ah! parbleu, mon cher Comte, je vais vous apprendre une singulière nouvelle... et vous aussi, Chevalier; mais vous ne me croirez pas.

LA RAPINIÈRE, se jetant sur le canapé.

Marquis, en ce moment vous me diriez que je suis un imbécille, que je vous répondrais: C'est possible!.. Que vous est-il arrivé?

LE MARQUIS.

Ah! ah! ah! la comtesse de Cerny qui vient de me conseiller sérieusement de renoncer à l'héritage de Ronquerolles! ah! ah! ah! Mais riez donc avec moi, Chevalier.

ROBIN, à la Rapinière.

Riez donc avec M. le Marquis.

(La Rapinière rit d'un rire forcé.)

LE MARQUIS.

Et elle renonce à sa part.

CERNY.

Nous le savions.

LE MARQUIS.

Mais c'est de la démençe!.. N'est-ce pas, Chevalier?

LA RAPINIÈRE.

Mais, non... C'est peut-être un bon mouvement... Il faudra voir... et de mon côté...

CERNY.

Comment, toi aussi?..

LA RAPINIÈRE, se levant.

J'y penserai, j'examinerai de nouveau... Je ne voudrais pas avoir sur la conscience...

LE MARQUIS.

La conscience?.. Ah çai Chevalier, vous êtes donc malade?

* Cerny, le Marquis, Robin, la Rapinière.

CERNY.

Le fait est qu'il ne me paraît pas dans son assiette ordinaire.

(Robin s'approche du Marquis et lui indique la pendule.)

LE MARQUIS, à Robin.

C'est juste, je suis à vous.

LA RAPINIÈRE.

En effet, je me sens indisposé.

CERNY.

Tu éprouves le besoin de souper?

LA RAPINIÈRE.

Ton bras, Cerny; rentrons dans le bal...

CERNY, s'en allant avec le Chevalier.

Marquis... prie Monsieur de te raconter l'anecdote qu'il vient de nous dire... cela te réjouira.

(Ils sortent.)

SCÈNE XVI.

LE MARQUIS, ROBIN.

ROBIN, à part.

A nous deux, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que cette anecdote?

ROBIN.

Une plaisanterie... Ce que j'ai à vous dire est plus sérieux.

LE MARQUIS.

Voyons; mais, parlez bas, si vous avez à m'entretenir de cette ambassade que j'aurai décidément avant peu.

ROBIN.

Que vous aurez?.. Il faudra pour cela que j'y consente.

LE MARQUIS, avec un sourire dédaigneux.

Vous!.. Mais, en effet, vous m'avez parlé d'une condition. (S'asseyant.) Je vous écoute.

ROBIN, prenant une chaise sur le dos de laquelle il s'appuie.

Cette condition est précisément ce que vous faisiez rire tout à l'heure au sujet de la comtesse. Je vous demande la restitution de votre part dans l'héritage de Ronquerolles.

LE MARQUIS.

Rien que cela?.. Cent mille écus!

ROBIN.

Oui, M. le Marquis; mais vous pensez bien que l'homme qui vient vous demander un aussi grand sacrifice, doit vous offrir en échange quelque chose d'équivalent.

LE MARQUIS.

Et que m'offrez-vous?

ROBIN.

Votre ambassade.

LE MARQUIS, avec ironie.

Eh! quoi? M. Robin, votre crédit (Robin sal ue.) va-t-il jusqu'à donner de tels emplois?

ROBIN.

Non; mais mon crédit peut détruire la bonne volonté de vos protecteurs. Ce n'est pas la nomination qui viendra de moi, c'est l'obstacle.

LE MARQUIS, ricanant.

Ah ! j'entends... Vous vous opposerez à ce que je sois nommé.

ROBIN.

Précisément, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

C'est qu'il dit cela d'un ton !.. avec une assurance...

ROBIN.

Que vous comprendrez, pour peu que vous vous donniez la peine de m'entendre... (Il s'assied.) Car, enfin, M. le Marquis, raisonnons... Quand on aspire à représenter un pays tel que la France, il faut apporter dans la capitale où le prince vous envoie, toute la dignité, toutes les vertus qui ennoblissent un homme et qui honorent la nation que l'on représente.

LE MARQUIS, avec hauteur.

Mais il me semble, Monsieur, que rien de tout cela ne manque au marquis de Lormias !.. Issu d'une illustre famille espagnole, naturalisé Français en récompense d'importants services rendus au pays, possesseur d'une immense fortune, je suis fait pour représenter une grande et noble nation. De plus, on veut bien m'accorder quelques talens, et ma réputation de probité...

ROBIN.

Vient de finir devant le gain d'un procès injuste... Car, vous le savez mieux que tout autre, vous qui avez suscité ce procès... vous qui l'avez poursuivi avec tant d'acharnement...

LE MARQUIS.

Si vous n'avez pas d'autres armes contre moi, je redoute peu vos attaques... Ainsi, Monsieur, laissons là cet inutile entretien... Je vous fais grâce du reste...

(Il se lève, et fait quelques pas pour sortir.)

ROBIN.

Mais, pas moi !.. Et vous m'écoutez, car pour me faire entendre je vous poursuivrai...

LE MARQUIS.

Jusque dans la salle du bal ?.. Ah !..

ROBIN.

Plus loin... Jusque sous les murs de Leipsick !..

LE MARQUIS, revenant sur ses pas, à part.

De Leipsick !.. Que veut-il dire ?..

ROBIN, se levant.

Mais, je vois, M. le Marquis, que vous ne voulez pas me faire faire autant de chemin... et je vous en remercie pour tous deux... Vous vous êtes placé tout à l'heure sur un brillant piédestal, un grand nom, d'importants services, des vertus, de la probité... Je soufflerai sur tout cela, et il en restera si peu de chose !.. vous retombez si bas !..

LE MARQUIS.

Monsieur, de telles insultes ne peuvent être tolérées, et je vais...

ROBIN.

Vous allez rester là... et m'écouter... Si l'ambition vous aveugle au point de vous faire oublier le passé, je vous rendrai la mémoire...

Act : Aux braves busards.

C'est de l'honneur que l'on demande
Dans le noble représentant

D'une nation forte et grande,
Et vous aspirez cependant
À remplir ce poste important !
Perdez une vaine espérance...
Sur un tel rang est-ce à vous de compter ?
Le traitre qui vendit la France,
Ne peut pas la représenter !..

LE MARQUIS, stupéfait et chancelant.
Hein ?

ROBIN.

Asseyez-vous, M. le Marquis, car vous chanceliez...

LE MARQUIS, tombant sur la chaise qu'occupait Robin.

Moi ?.. moi ?..

ROBIN.

Vous... Ce que c'est que le remords !..

LE MARQUIS.

Mais, Monsieur...

ROBIN.

Mais, Monsieur, vous avez vendu votre pays d'adoption en 1813, à Leipsick !..

LE MARQUIS.

Grand Dieu !..

ROBIN.

L'armée ennemie vous a payé les secrets de l'armée française, dont vous étiez un employé supérieur... Le prix a été d'un million... Cette somme, vous l'avez reçue dans le village de Lutzen, le 14 octobre, et le 16, notre armée était détruite sur les bords de la Saala.

LE MARQUIS.

Malédiction !..

ROBIN.

Suis-je bien instruit, Monsieur ? et comptez-vous être ambassadeur maintenant sans mon aveu ?..

LE MARQUIS.

Mais, la preuve de ce que vous avancez ?..

ROBIN.

Je l'ai trouvée...

LE MARQUIS, se levant.

Où donc ?..

ROBIN.

Dans les *Mémoires du Diable*, mon patron... Et à ces Mémoires, déposés entre des mains sûres, set annexée comme pièces justificatives... votre correspondance avec le général prussien... Trois lettres, dont voici les copies, que j'ai prises sur les originaux...

(Il lui remet les lettres.)

LE MARQUIS, jetant un coup-d'œil sur les papiers.
Silence ! Monsieur... Je suis disposé à tout faire... Mais, en ce moment... le trouble où je suis...

ROBIN.

C'est bien, M. le Marquis. Sûr de votre assentiment, je vous donne huit jours pour reprendre votre sang-froid... Dans huit jours donc, au château de Ronquerolles... c'est là que nous terminerons l'affaire.

LE MARQUIS.

J'y serai...

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

ROBIN, seul.

On! les assauts ont été rudes!.. mais la bonne cause triomphe!.. Ils se sont rendus... Je les tiens tous les trois... et dans huit jours, un acte en bonne forme rétablira la baronne de Ronquerolles dans tous ses droits... Jamais Satan n'aura fait aussi louable besogne!..

(Il se jette sur le canapé.)

SCÈNE XVIII.

ROBIN, MARIE, VALENTIN.

MARIE.

Et ma mère, que la foule a séparée de moi!..

VALENTIN.

Je vais à sa recherche... Restez auprès de mon maître... vous ne pouvez pas avoir de meilleur protecteur dans ce bal.

(Il sort.)

SCÈNE XIX.

MARIE, ROBIN.

ROBIN, regardant Marie, immobile, à quelque distance.

Quel est ce domino bleu qui semble m'examiner?..

MARIE, à part.

Du courage!.. Il ne me reconnaitra pas...

ROBIN.

N'est-ce pas cette charmante tournure que j'admiraïs tout à l'heure ici?.. Oui, oui... Ma foi!.. après les affaires, les plaisirs!.. (S'approchant.) Je te connais, beau masque!..

MARIE.

Vraiment?.. En êtes-vous bien sûr?.. C'est plutôt moi qui vous connais...

ROBIN.

Tu me permettrais d'en douter... La jolie main!.. comme elle tremble... Est-ce que je te fais peur?..

MARIE.

Non,

ROBIN.

Au contraire?..

MARIE.

Je ne dis pas cela... Mais, laissez-moi...

ROBIN.

Non, je ne veux pas que tu m'échappes.

MARIE.

Je suis venue de moi-même ici, près de vous, et je ne m'en irai pas encore.

ROBIN, commençant une petite promenade avec Marie.

Très bien!.. Est-ce que tu aurais la prétention de m'intriguer?

MARIE.

Pourquoi pas?..

ROBIN.

Pourquoi pas?.. C'est qu'en ne m'intrigue...

pas, moi, ma chère!.. C'est moi qui intrigue les autres.

MARIE.

Nous allons voir!.. Êtes-vous content de votre soirée?

ROBIN.

Je serais difficile, si je ne l'étais pas...

MARIE.

Pas de compliment... Je vous parle non des rencontres fortuites... mais du véritable but de votre présence dans ce bal...

ROBIN.

Ce but, c'est le plaisir!..

MARIE.

De faire de bonnes actions...

ROBIN.

Eh! mais... (A part.) Oh! c'est un hasard...

MARIE.

Vous ne répondez pas?

ROBIN.

Oui, la soirée a bien commencé... et il ne tient qu'à toi de la rendre tout-à-fait heureuse...

MARIE.

En vérité! M. Robin?..

ROBIN.

Tu sais mon nom?.. Au fait, je l'ai révélé ici même, tout à l'heure...

MARIE.

Je n'y étais pas.

ROBIN, l'observant avec plus de curiosité.

Est-ce que, décidément, nous nous connaissons?..

MARIE.

Peut-être!..

ROBIN.

Voyons... tu veux que je te devine?..

MARIE.

C'est impossible!..

ROBIN.

Oh! je parie bien...

MARIE.

Prenez garde!.. Votre perspicacité mise en défaut une fois... tout prestige tombe à l'instant même...

ROBIN.

Attends... attends... J'y suis, enfin!.. Oui, ta voix éveille en moi un souvenir!.. Cette jolie main, ce pied mignon, cette taille élégante, ce regard qui brille à travers ton masque... je reconnais tout cela... Oui, tons ces charmes, je les ai déjà vus... mais séparément!.. A l'une le pied mignon, à l'autre le doux regard... Et trouver tout cela réuni en toi!.. Voilà ce qui m'enchanté!..

MARIE.

Et ce qui vous embarrasse?..

ROBIN.

Eh bien! oui, je l'avoue...

MARIE.

Je puis aller plus loin encore dans mes confidences... et vous dire vos qualités, et même vos défauts...

ROBIN.

Sois indulgente...

MARIE.

Vous êtes brave, loyal, généreux... Mais, comme on ne peut pas être parfait... le ciel a voulu que vous fussiez méchant et trompeur...

ROBIN.
Méchant?.. jamais!.. Trompeur, c'est selon.
T'ai-je jamais trompé, beau masque?..

MARIE.
Oui!..

ROBIN.
Comment? j'aurais eu ce bonheur!.. Je veux
dire cette indignité!..

MARIE.
Je vous croyais constant!.. mais j'ai reconnu
mon erreur!.. Oh! je sais bien des choses, al-
lez!..

ROBIN.
Eh bien! qui t'arrête?.. Parle, mon ange!..

MARIE, à part.

Il m'appelle son ange... pourtant il ne me re-
connait pas... (Haut.) Puisque vous y tenez...
(A part.) et que maman n'est pas là... (Haut.)
Vous souvenez-vous de Suzanne?..

ROBIN.
Pas trop.

MARIE.
De Juliette?

ROBIN.
Où prenons-nous Juliette?.. Ma foi! c'est du
plus loin qu'il me souvienn...
MARIE.

C'est peut-être elle qui vous a donné la ba-
gue que vous avez là?..

ROBIN.
Cette bague n'est ni un sentiment, ni un sou-
venir!..

MARIE.
Prouvez-le-moi.

ROBIN.
Comment?

MARIE.
En me la donnant!..

ROBIN.
Volontiers!..

MARIE.
Mais cela ne m'empêchera pas de continuer
l'histoire de vos amours!..

PREMIER COUPLET.

A la nouvelle de A. Doche.

Pour Louise, Cécile, Hortense,
Votre cœur fut plein d'inconstance...
Et loin de tous ces amours-là,
Votre cœur léger s'envola!..

Si volage!
Quel dommage!..

Voilà, voilà

Ce que votre ange vous dira.

ROBIN.
Ah! c'est trop fort!.. Mon histoire dans tous
ses chapitres!..

MARIE, l'imitant.
C'est qu'on ne m'intrigue pas, moi!.. C'est
moi qui intrigue les autres!.. Allons, vous voilà
tout décontenancé!..

ROBIN.
C'est que tu joues avec moi le rôle que je
jouais tout à l'heure avec le marquis, le cheva-
lier, la comtesse... avec tout le bal, enfin... J'ai
trouvé mon maître!.. C'est toi, qui es un lu-
tin!..

MARIE.
Bon!.. tout à l'heure un ange... à présent un
lutin... Soit!.. j'accepte ce titre... Mais un lutin
peut parfois donner un bon conseil... et je vous
dirai!..

DEUXIÈME COUPLET.

A la jeune et pauvre Marie,
Un pacte désormais vous lie...
Mais quand vous serez son époux,
Dites-moi, la trahirez-vous?..

Ah! pour elle,
Soyez fidèle!

Voilà, voilà,
Ce que ton lutin te dira.

ROBIN.
Je suis confondu, bouleversé!.. Il faut abso-
lument que je sache!..

MARIE.
Remettez-vous!.. Je ne trahirai pas votre in-
cognito... Vous avez besoin de toute votre pré-
sence d'esprit, de tout votre courage!..

ROBIN.
De mon courage... dans un bal!..

MARIE.
Je crains que vous ne vous y soyez fait des
ennemis... J'ai entendu dans le salon quelques
propos qui m'ont effrayée!.. Il se trame ici
un complot contre vous!..

ROBIN.
Un complot?..

MARIE.
Oui!.. Et si vous m'en croyez, vous n'atten-
drez pas la fin du bal!.. vous fuirez.

ROBIN.
Moi!.. quand je suis près de toi!.. Allons
donc!.. Je n'ai qu'un mot à dire pour les faire
rentrer dans la poussière!.. Oui, ma chère en-
fant!.. loin que j'aie à trembler pour moi-même,
si tu avais besoin d'un protecteur, tu ne pour-
rais en trouver ici un plus puissant que moi!..

MARIE.
Vous me défendriez?..

ROBIN.
De grand cœur, je te le jure!.. (A part.) Ange
ou lutin, je saurai qui elle est!..

SCÈNE XX.

LES MÊMES, LA BARONNE.*

(Au moment où Marie remonte la scène, la baronne
entre tout effrayée.)

LA BARONNE, bas, à sa fille.
Ma fille!.. ma fille!..

MARIE.
Tout va bien, Maman, tout va bien!..

LA BARONNE.
Voici le portrait de ton père... Mais je crains
d'avoir été vue... Quittons promptement cet hô-
tel!..

LA RAPINIÈRE, en dehors.
Que l'on garde toutes les portes!.. Que per-
sonne ne puisse sortir d'ici!..

* La baronne, Marie, Robin.

LA BARONNE et MARIE.
Grand Dieu !..

ROBIN.
Que signifie ?.. Serait-ce pour moi que cet ordre est donné ?..

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, LA RAPINIÈRE, LE MARQUIS,
LE COMTE DE CERNY, TOUS LES INVITÉS.*

Air : Chœur de A. Doche.

C'est un vol !.. c'est abominable !
Le soupçon nous menace tous,
Faisons connaître le coupable,
Démasquons-nous !

LE MARQUIS.
Un vol, dites-vous ?..

LA RAPINIÈRE.
Oui, Marquis... Une femme masquée s'est introduite dans le petit boudoir, et on l'a vue enlever le portrait enrichi de diamans qui était à la cheminée.

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, LA COMTESSE.*

LA COMTESSE.
Cela est vrai, Chevalier... On a pris le portrait, mais on a laissé les diamans... Les voici...
(La Rapinière prend la monture de diamans, et la met dans sa poche.)

CERNY.
Quel singulier mystère !.. N'importe, le portrait n'en a pas moins été dérobé... Certainement, ce ne peut être aucune des personnes invitées.

LE MARQUIS, montrant la pendule.
Et si des inconnus se sont glissés ici, nous ne pouvons tarder à les découvrir... Voici l'heure d'ôter les masques... Minuit !..

(Tout le monde se démasque.)

CERNY.
Des femmes charmantes, ma foi !..
(Il en salue plusieurs.)

LE MARQUIS, à la baronne et à Marie, qui ont gardé leurs masques.

Eh bien ! Mesdames ?..

MARIE.
Oh ! ma mère !..

LA BARONNE.
Quel contre-temps !..

CERNY.
Deux récalcitrantes ?..

LA RAPINIÈRE.
Ce n'est pas tolérable !.. La loi est pour tout le monde...

* La baronne, Marie, Cerny, le marquis, la Rapinière, Robin.

** La baronne, Marie, Cerny, le marquis, la comtesse, la Rapinière, Robin.

TOUS.

Oui, oui... Otez vos masques.
MARIE, épouvantée.*

Ah ! Monsieur !..

ROBIN, se mettant devant elles.
Ne craignez rien, Mesdames... vous êtes ici chez le marquis de Lormias, qui ne souffrira pas sans doute qu'une scène scandaleuse ait lieu dans son hôtel.

LE MARQUIS.
Monsieur, je tiens à éclaircir mes soupçons au sujet d'un vol.

ROBIN.
Un vol ?.. Si j'ai bien entendu, on s'est contenté d'enlever une miniature, en laissant son entourage de diamans... Ce n'est donc pas un vol... c'est une affaire de sentiment... un de ces secrets qu'un galant homme ne doit pas chercher à dévoiler... surtout en public...

CERNY.
De quoi vous mêlez-vous, Monsieur ?

TOUS.

Oui... oui...

ROBIN, arrêtant Cerny.
Halte-là ! Monsieur... J'ai pris ces dames sous ma protection, et aucune injure ne leur sera faite devant moi... Elles ignoraient la condition imposée par le marquis, et elles ne céderont pas à une volonté exprimée d'une manière aussi brutale !..

CERNY.
C'est ce que nous verrons !..

ROBIN.
C'est ce que vous verrez !..

LE MARQUIS.
Mais, cependant...

ROBIN.
Mais, M. le Marquis, je répons de ces dames !..

CERNY.
Belle garantie !.. Et qui êtes-vous ?..

ROBIN.
Qui je suis ?.. Demandez-le à M^{me} la Comtesse... demandez-le à M. le Marquis, à M. le Chevalier, à ces dames... à ces Messieurs... Je suis le Diable !.. Et je serai dans huit jours au château de Ronquerolles... A bon entendeur... salut !.. (Appelant) Valentin !.. (A la baronne et à Marie.) Suivez cet homme, Mesdames !.. Moi, je garde cette porte, et je jure Dieu que pas un de ces messieurs ne vous suivra !..

(Sur un signe de Robin, la baronne et Marie sortent par le cabinet de droite. Robin se place devant la porte. Les hommes s'avancent en menaçant. Les dames s'éloignent au fond du théâtre.)

CERNY.
Messieurs, châtons l'insolent !..

ROBIN.
Et quoi, Messieurs... vingt contre un !.. Eh bien ! soit !.. Le Diable ne s'effraie pas pour si peu... Avancez donc, si vous l'osez !..

(Il tire de sa poche deux pistolets, et tient ses adversaires en respect. Les dames poussent un cri d'effroi. Les cavaliers reculent.)

* La comtesse, la Rapinière, le marquis, Cerny, Robin, la baronne, Marie.

ACTE III.

Le théâtre représente une salle gothique du château de Ronquerolles. Au deuxième plan, deux portes latérales ; dans le fond, au milieu du mur, un large écusson armorié. Deux autres portes dans le fond. Une table gothique à droite ; meuble gothique.

SCÈNE I.

GAUTHIER, endormi au fond ; MARIE, assise près de la table, à droite ; LA BARONNE, appuyée sur sa chaise et regardant Gauthier.

LA BARONNE.

Ce bon Gauthier ! toujours là, près de nous ! mais la fatigue a trompé sa vigilance ; il s'est endormi... Allons, ma fille, du courage, de la patience.

MARIE.

Voilà huit jours que nous sommes arrivées de Paris... et pas de nouvelles !

LA BARONNE.

Et c'est aujourd'hui qu'expire le mois que M. Robin avait demandé... « Si dans un mois je ne suis pas de retour, a-t-il dit, vous pourrez lire les papiers que je vous confie... »

MARIE.

« Car, alors, a-t-il ajouté, c'est qu'un malheur me sera arrivé, et je ne pourrai plus défendre votre cause... » Ah ! Maman, je te disais bien, nous n'aurions pas dû quitter si vite Paris, et sans être assurées du sort de notre généreux défenseur... Que se sera-t-il passé dans ce bal ? Ils étaient tous en colère contre lui.

LA BARONNE.

Je craignais d'être reconnue, et surtout que le portrait de ton père ne me fût ravi... Dans quelques jours, si M. Robin n'est pas revenu, nous reprendrons nos projets, et nous partirons pour l'Allemagne.

MARIE.

Partir ! partir sans le revoir !

LA BARONNE.

Demain, selon nos conventions, nous pourrions lire les fameux *Mémoires du Diable* qui, je le crains bien, ne sont qu'une table imaginée par M. Robin pour donner une couleur fantastique à la mission dont il se prétend chargé.

MARIE.

Mais est-ce que je me trompe, Maman ?

LA BARONNE.

Qu'est-ce donc ?

MARIE.

C'est la voix de Valentin.

LA BARONNE.

C'est lui-même !

MARIE, avec joie.

M. Robin est sans doute avec lui !

SCÈNE II.

LA BARONNE, VALENTIN, MARIE,
GAUTHIER, toujours endormi.

LA BARONNE.

C'est vous que je revois, mon bon Valentin !..

VALENTIN.

Oui, M^{me} la Baronne, oui, je crois bien que c'est moi... Votre serviteur, M^{lle} Marie.

MARIE,

Comme te voilà triste et pâle !.. Et M. Robin ?

VALENTIN.

Hélas !

LA BARONNE.

Quoi ?

MARIE.

Oh ! ce n'est pas un malheur que tu viens nous apprendre ?.. Tu ne réponds pas ? Ciel !..

LA BARONNE.

Rassure-toi, ma fille.

VALENTIN.

Oui, Mademoiselle, rassurez-vous... car, enfin, un malheur... je ne dis pas positivement. Voici le fait : Vous savez comment, sans vous connaître, il prit votre défense dans le bal du marquis de Lormias... Je vous reconduisis à votre voiture, et sans trahir votre secret, ainsi que je vous l'avais promis, je revins auprès de M. Robin, qui s'était fièrement placé devant la porte par laquelle vous vous étiez échappées.

LA BARONNE et MARIE.

Eh bien ?

VALENTIN.

Le bal finit là... Il n'y avait plus moyen de danser après une pareille scène... Mais avant de sortir, M. Robin reçut au moins dix cartels.

MARIE.

Ah ! voilà ce que nous craignons !

VALENTIN.

Il les accepta tous en riant, comme il faisait toujours, puis il me dit : « Valentin, tu vas m'attendre à l'hôtel ; si je ne reviens pas, tu partiras pour le château de Ronquerolles, et tu diras à M^{me} la Baronne et à sa fille qu'elles peuvent prendre connaissance des Mémoires que je leur ai laissés... Tout le secret de mon entreprise est là... » Il me serra la main, s'éloigna comme s'il se fût agit d'une partie de plaisir... Et depuis, mon bon et malheureux maître, je ne l'ai plus revu.

MARIE.

O mon Dieu !

LA BARONNE, allant à elle.

Marie ! Marie ! Elle l'aimait ! j'en étais sûre !..

Au nouveau de A. Doche.

Ton bon cœur, pauvre Marie,
Causera toujours tes maux ;
Il n'est donc plus, dans ta vie,
Un seul instant de repos ?

MARIE.

Pardonne, bonne mère,
Ma douleur, mon effroi ;

Il n'est plus sur la terre,
D'espérance pour toi,

(A part.)

Ni de bonheur pour moi !

REPRISE DE L'ENSEMBLE

Ton bon cœur, etc.

(Pendant l'ensemble, Gauthier s'est réveillé. Valentin reconduit ces dames; en se retournant, il se trouve face à face avec le maçon.)

SCÈNE III.

GAUTHIER, VALENTIN.

VALENTIN.

Ah! mon Dieu!.. Tiens, que je suis bête! c'est Gauthier... Ah! oui, toujours là... le chien de garde du château... Ça va bien, Gauthier?

GAUTHIER, avec bonhomie.

Oui.

VALENTIN.

Un autre dirait : Et vous?.. Mais, bah! Tu me reconnais, tu vois que je suis un ami....

GAUTHIER, de même.

Oui.

VALENTIN.

Et que tu n'as plus rien à faire ici.

GAUTHIER, l'observant.

Non.

(Valentin le reconduit jusqu'à la porte du fond de gauche. M^{me} Giraud entre par l'autre.)

SCÈNE IV.

VALENTIN, M^{me} GIRAUD.

M^{me} GIRAUD, portant une cassette.

La grande chambre boisée, ça doit être ça.

VALENTIN.

Qu'est-ce que vous apportez là, M^{me} Giraud?

M^{me} GIRAUD.

Une cassette que le concierge du château, Hubert, votre successeur, vous savez, qui est encore plus poltron que vous, m'a priée de poser sur cette table.

VALENTIN.

Et que renferme cette cassette?

M^{me} GIRAUD.

Les clés du château et la sonnette mystérieuse. Et le vieil Hubert émit pâle en me la remettant.

VALENTIN.

Quelle faiblesse!

M^{me} GIRAUD.

Malgré votre fameuse chronique, que vous citez toujours, le diable de Ronquerolles ne se montre pas aux petites gens comme nous... Il n'y a que le seigneur du château qui puisse le faire venir.

VALENTIN.

Oui, au premier coup de sonnette... comme un valet de bonne maison... Derlin, derlin!

Voilà! on y va! et il parait... Ça fait frissonner rien que d'y penser.

M^{me} GIRAUD.

Tenez, M. Valentin, voulez-vous que je vous parle franchement?

VALENTIN, qui regarde autour de lui avec effroi. Oui, ma bonne M^{me} Giraud, parlez-moi franchement, mais surtout parlez bien fort.

M^{me} GIRAUD.

Je commence à croire que vous avez raison.

VALENTIN.

Moi aussi.

M^{me} GIRAUD.

Et qu'il y a du surnaturel ici... Il doit s'être passé dans le château des choses terribles la nuit dernière, car le concierge Hubert m'a paru tout bouleversé.

VALENTIN, bas.

Il aura vu quelque chose.

M^{me} GIRAUD.

Il en est bien capable.

VALENTIN.

Et dans cette chambre, peut-être?

M^{me} GIRAUD.

Hein? dans cette chambre?.. Vous croyez?..

Air : Pendu, pendu.

J'ai peur!

VALENTIN.

J'ai peur!

ENSEMBLE.

J'ai peur!

Je sens dans mon cœur

Un frisson de terreur!

J'ai peur!

Dites-moi, dites-moi

D'où vous vient cet émoi?

Répondez, pourquoi?

J'ai peur! etc.

M^{me} GIRAUD.

Je suis votre compagne.

VALENTIN.

Je suis votre aide, ici.

M^{me} GIRAUD, à part.

Ah! sa frayeur me gagne.

VALENTIN, à part.

Son effroi m'a saisi.

M^{me} GIRAUD.

Ici, pourquoi trembler ainsi?

VALENTIN.

Le mystère de ce château

N'est pas nouveau.

REPRISE ENSEMBLE.

J'ai peur! etc.

VALENTIN, écoutant.

Je crois que ma maîtresse m'appelle.

M^{me} GIRAUD.

C'est peut-être moi.

VALENTIN.

Quel est ce bruit?

M^{me} GIRAUD.

Venez donc, puisqu'on nous appelle... Venez donc!

(Ils s'échappent précipitamment en faisant des lazzis de peur.)

SCÈNE V.

LA RAPINIÈRE, GAUTHIER.

(Le chevalier entre par la petite porte de gauche.)

LA RAPINIÈRE.

On se sauve!.. On m'a peut-être pris pour un esprit... Ce serait d'une invraisemblance!.. d'autant mieux que je suis à jeun. (Voyant Gauthier qui l'a suivi.) Tu es encore là?

GAUTHIER.

Oui.

LA RAPINIÈRE.

Va-t'en!

GAUTHIER, avec défiance.

Oui.

(Il sort par la porte du fond, à droite.)

SCÈNE VI.

LA RAPINIÈRE, seul.

Ce gaillard-là est fastidieux!.. On l'a toujours sur les talons... Ce qui se passe ici est fait pour intriguer... Heureusement, Cerny nous a fait la grace d'expédier pour l'autre monde ce diable incarné... Satan est retourné aux enfers, et il faut espérer qu'il n'en reviendra plus... Mais il a laissé des Mémoires... La sottise invention!.. Tout le monde s'en mêle. C'est pour ces satanés Mémoires que je me suis mis en campagne à l'insu de mes nobles parens, que j'ai laissés à Tarbes, où nous sommes tous réunis pour le partage de la succession. Seul, ici, je trouverai bien un expédient pour anéantir la trace d'une anecdote fâcheuse... J'entends du bruit.. Cachons-nous!..

(Il se cache derrière la porte latérale de gauche.)

SCÈNE VII.

LA RAPINIÈRE, caché; LA COMTESSE, GAUTHIER.

LA COMTESSE, à Gauthier, entrant par le fond, à droite.

C'est ici que le concierge m'a dit d'attendre la Baronne, qu'on a été prévenir de mon arrivée?

GAUTHIER.

Oui.

LA COMTESSE.

Tenez, voilà pour votre peine.

GAUTHIER, humilié.

Non.

(Il sort par la porte de droite.)

LA COMTESSE.

Voilà un introducteur bien peu intelligent, ou bien discret... Mais on vient... Observons avant de nous montrer.

Ars de la Bayadère.

Du serment qui m'engage,

Mon cœur s'est souvenu ;
Mais mon triste voyage
Doit rester inconnu.

(Elle se cache dans le cabinet latéral de droite.)

SCÈNE VIII

LA RAPINIÈRE, LA COMTESSE, cachés; LE MARQUIS, GAUTHIER, qui est rentré va à la rencontre du marquis, qui se montre à la porte de gauche, au fond.

LE MARQUIS.

Brave homme, est-il vrai que la prétendue baronne de Ronquerolles ne soit pas encore partie pour l'Allemagne et qu'elle soit au château?

GAUTHIER, l'observant plus attentivement.

Oui.

LE MARQUIS.

Eh bien! allez lui dire qu'un étranger demande à lui parler. (Gauthier le regarde, fait un signe négatif et sort.) Elle est ici!.. C'est peut-être encore ce diable du bal qui lui aura écrit de nous attendre.

(Le marquis est au fond du théâtre, en arrière des portes latérales.)

ENSEMBLE.

LA RAPINIÈRE, entr'ouvrant la porte de gauche, et LE MARQUIS.

Puisqu'un serment m'engage,
Ici, je suis venu ;
Mais mon triste voyage
Doit rester inconnu.

LA COMTESSE, entr'ouvrant la porte de droite.

Du serment qui m'engage,
Mon cœur s'est souvenu ;
Mais mon triste voyage
Doit rester inconnu.

LA RAPINIÈRE, à part.

Je n'entends plus rien.

LA COMTESSE.

C'était une fausse alerte.

(La Rapinière et la comtesse entrent en scène au moment où le marquis s'avance. Ils se trouvent tous trois en présence.)

LA COMTESSE.

La Rapinière! le Marquis!

LE MARQUIS.

La Comtesse! le Chevalier!

LA RAPINIÈRE.

Le Marquis! la Comtesse! par exemple! voilà une rencontre!..

LA COMTESSE.

Étrange!

LE MARQUIS.

Inattendue!

LA RAPINIÈRE.

Comment se fait-il que vous soyez venue ici sans rien dire?

LA COMTESSE, au marquis.

Et vous?

LE MARQUIS, au chevalier.

Et vous ?

LA RAPINIÈRE.

C'est que, le château de Ronquerolles nous appartenant...

LE MARQUIS.

Il était tout simple de venir en prendre possession.

LA COMTESSE.

Vrai ? c'est ce motif ?..

LA RAPINIÈRE.

Mais...

LA COMTESSE.

Tenez, mes chers parents, soyons francs : nous sommes venus ici tous trois parce que le jeune homme du bal... le Diable, nous y a donné rendez-vous.

LA RAPINIÈRE.

Oui ; mais comme il est mort...

LA COMTESSE.

Mort, il est vrai... mais la trace de certains secrets existe encore.

LE MARQUIS.

Par malheur !

LA RAPINIÈRE.

Par malheur !

LA COMTESSE, au chevalier.

Vous avez donc de fortes raisons pour redouter ces Mémoires ?

LA RAPINIÈRE, au marquis.

Et vous ?

LE MARQUIS, à la comtesse.

Et vous ?

LA RAPINIÈRE.

Dangereux ou non, il faut les anéantir.

LA COMTESSE.

Mais qui donc les possède, aujourd'hui ?

LE MARQUIS.

La baronne, sans doute.

LA RAPINIÈRE.

Vous savez qu'elle s'est réinstallée au château ?

LA COMTESSE.

Oui... et je l'ai fait prévenir qu'une étrangère demandait à lui parler.

LA RAPINIÈRE.

Vous vous êtes trop pressée... Elle va venir ; que faire ?

LA COMTESSE.

Il faut l'attendre et traiter avec elle à des conditions honorables pour tous.

LE MARQUIS.

Oui... à la condition que les Mémoires seront anéantis sans être lus.

LA COMTESSE.

C'est mon avis.

LA RAPINIÈRE.

Cela va sans dire... J'entends du bruit... c'est sans doute la baronne... Jouons serré.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, LA BARONNE, LA RAPINIÈRE, LA COMTESSE.

LA BARONNE.

Ciel!..

LA RAPINIÈRE.

Pardou, Madame, si nous vous avons dérangée.

LA BARONNE, à part.

Est-ce la menace de M. Robin qui les conduit ici ?

LA RAPINIÈRE.

J'espère être plus heureux cette fois que dans notre dernière entrevue à la ferme de M^{me} Giraud... Nous ne pûmes pas nous entendre... Vous réclamiez, je crois, un portrait ?

LA BARONNE.

Oui, Monsieur.

LA RAPINIÈRE.

Il nous serait difficile de vous le restituer, aujourd'hui.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas que nous y mettions de la mauvaise volonté... mais ce portrait, nous ne l'avons plus.

LA RAPINIÈRE.

Un accident... un vol...

(La baronne fait un mouvement.)

LA COMTESSE.

Ah ! croyez-le, Madame...

LA BARONNE.

Je crois, en effet, que le portrait n'est plus entre vos mains.

LA RAPINIÈRE.

Cette aventure a eu, du reste, un résultat heureux... pour nous, du moins... en nous éclairant sur le compte d'un intrigant, un nommé Robin.

LA BARONNE.

Monsieur, je ne saurais partager votre opinion sur ce jeune homme.

LE MARQUIS, vivement.

Vous l'avez connu ?

LA BARONNE.

Je l'ai vu.

LA RAPINIÈRE, à part, à la comtesse.

Elle doit avoir les Mémoires...

LA COMTESSE, à part.

Je tremble !

LE MARQUIS.

Ce M. Robin était un faiseur d'affaires, n'est-ce pas ?..

LA RAPINIÈRE.

Qui vous aura peut-être promis de vous faire restituer une fortune perdue en dernier ressort... et vous aurez été sa dupe.

LA BARONNE.

Qui vous a dit cela ?..

LA RAPINIÈRE.

Aux de l'Écu de six francs.

Je connais de ces bons apôtres, Avocats manqués, grands parleurs, Perdant les affaires des autres, Tout en faisant fort bien les leurs. Dans les procès quelque peu sombres, Ils ressemblent à ces maçons, Qui se font de belles maisons Seulement avec des décombres.

Du reste, nous sommes délivrés de ce M. Robin... il est mort.

Mort !..
LA BARONNE.

Tué en duel !..
LE MARQUIS.

LA COMTESSE, à la baronne, qui semble l'interroger.
 Il n'est que trop vrai !..
 (La baronne est désolée.)

LA RAPINIÈRE.
 Savez-vous qu'elle était la tactique de ce jeune industriel ?.. Il avait fabriqué contre nous je ne sais quel infâme pamphlet...
LA BARONNE, avec un regard méprisant.
 Un pamphlet !..
LA RAPINIÈRE, à part.
 Elle en est dépositaire.
LA COMTESSE, de même.
 Je le crains !
LE MARQUIS.
 Il est des intrigans... à Paris, surtout... qui se mettent à l'affût d'une rumeur sourde, d'une calomnie ; qui la recueillent, la fécondent, la commentent... et qui la tiennent suspendue sur les têtes pour rançonner la peur et exploiter le scandale.
LA BARONNE, fixant les yeux sur eux.
 On brave tout cela, quand on n'a rien à se reprocher.
LE MARQUIS.
 C'est aussi ce que nous avons fait tant que M. Robin a vécu.
LA RAPINIÈRE, à part.
 Décidément, elle ne les a pas.
LE MARQUIS.
 Mais, aujourd'hui, nous voulons agir autrement avec vous.
LA RAPINIÈRE.
 Et cela, parce que personne ne peut plus nous intimider avec ces fabuleux Mémoires.
LA BARONNE.
 Je les possède, Monsieur,
 TOUS.
Ah !
LA BARONNE.
 Fidèle à la parole que j'avais donnée à M. Robin, je ne les ai pas lus encore...
LA RAPINIÈRE.
 Et vous allez les détruire ?
LA BARONNE.
 La mort de ce jeune homme m'impose une autre obligation... Je veux voir si dans ces papiers il ne se trouve pas...
LA RAPINIÈRE.
 Quoi ! un titre... Mais alors, M. Robin l'aurait présenté tout droit à la justice.
LA BARONNE, à part.
 C'est vrai !
LE MARQUIS.
 Croyez-moi, Madame, il n'y a dans ces Mémoires prétendus qu'une arme indigne de vous.
LA COMTESSE.
 Qui pourra nous blesser... sans vous être utile...
LE MARQUIS.
 Consentez à la briser.
LA RAPINIÈRE.
 Nous ne prétendons pas que ce soit gratuitement... Nous vous offrirons, en échange...

LA BARONNE, dédaigneusement.
 Une indemnité ?
LA RAPINIÈRE.
 Mieux que cela...
LA BARONNE.
 Quoi donc ?..
LA RAPINIÈRE.
 Nous vous permettrons de prendre le nom de Ronquerolles,
LA BARONNE, avec joie.
 Ma fille portera le nom de son père ?
LA RAPINIÈRE.
 C'est un bon prix pour de méchants papiers...
LA BARONNE.
 Oui, oui... et si ces Mémoires ne contiennent aucun titre précis en ma faveur...
LE MARQUIS.
 Vous tenez donc beaucoup à les lire ?
LA BARONNE.
 Rassurez-vous... je les examinerai seule.
LA RAPINIÈRE.
 A quoi bon ?..
LA BARONNE.
 Je le veux ainsi.
LA RAPINIÈRE.
 Soit... Et vous donnerez votre réponse définitive ?..
LA BARONNE.
 Dans une heure, chez moi.
LA RAPINIÈRE.
 C'est convenu.
 (Ils reconduisent la baronne, qui les salue.)

SCÈNE X.

**LA RAPINIÈRE, LA COMTESSE,
 LE MARQUIS.**

LA RAPINIÈRE, avec explosion.
 Je savais bien qu'elle capitulerait à bon marché.
LA COMTESSE.
 Pauvre baronne !..
LE MARQUIS.
 Pourquoi cette atténuation, Comtesse ? Réjouissons-nous.
LA COMTESSE.
 Mais la baronne va lire ces Mémoires, et savoir...
LA RAPINIÈRE.
 Qu'importe ? Elle va partir pour l'Allemagne avec le titre honorifique dont elle est satisfaite
LE MARQUIS, gaiement.
 Et, alors, nous aurons la paix et l'héritage ; ce gothique manoir, tout rempli de souvenirs si étranges... Et, tenez, voici précisément la mystérieuse clochette dont les sons merveilleux feraient accourir le génie du château de Ronquerolles... si l'on en croyait la ridicule tradition...
 (Il tire la sonnette de la cassette.)
LA RAPINIÈRE et LA COMTESSE, riant.
 Ah ! ah ! ah !
 (Le marquis agit la sonnette, Robin entre par une petite porte de gauche.)
 TOUS, stupéfaits.
 Ah ! ciel !..

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ROBIN.

ROBIN, sur le seuil.

Air de la Clochette.

Me voilà !
 Vous appelez le diable,
 Me voilà ! me voilà !
 Serviteur tout aimable,
 J'obéis, me voilà !
 Oui, déjà,
 Me voilà !

LES AUTRES EN CHŒUR.
 Le voilà !

LE MARQUIS, tombant dans un fauteuil.*
 Encore lui ! Je suis anéanti.

ROBIN.

Vous voyez, Messieurs, que je ne me fais pas attendre.

LA COMTESSE, souriant.

Décidément, il y a de l'enfer là-dessous.

LA RAPINIÈRE, au fond du théâtre, et saisi d'effroi.
 Quoi ! Monsieur, vous n'êtes pas mort ?

ROBIN.

Je ne crois pas.

LA RAPINIÈRE.

Cependant Cerny, vous avait tué !

ROBIN.

Comment, tué ! Vous avez donc oublié qui je suis ?.. On ne tue pas le Diable !

LA COMTESSE.

Ah ! Monsieur, qui que vous soyez, quoi que vous sachiez, je suis heureuse d'apprendre que ce duel n'a pas eu de résultat funeste.

ROBIN.

Je vous crois, Madame. Quant à vos deux nobles parens, ce sont des hommes, eux, ils ont l'âme forte, et le bruit de ma mort ne les avait pas désespérés. N'est-ce pas, aimable Chevalier ? N'est-ce pas, brave Marquis ?

(Il leur frappe sur l'épaule**.)

LA RAPINIÈRE.

Ah ! pouvez-vous supposer, mon jeune ami !.. Mais, puisque vous savez tout... être surnaturel !.. vous devez savoir que nous sommes venus ici dans des intentions...

ROBIN, remonte la scène...***

Déplorables !

LA RAPINIÈRE.

Quelle idée !.. Nous venions offrir une transaction honnête.

ROBIN.

Oui-dà ! une transaction honnête ?.. Non, Messieurs, pas de transaction... L'héritage tout entier ! les *Mémoires du Diable* sont à ce prix, et si vous n'en voulez pas, je connais plus d'un éditeur qui les achèterait fort cher... Allons, Messieurs, ne marchandez donc pas la rançon de votre honneur !

* La comtesse, Robin, la Rapinière, le marquis.

** La comtesse, la Rapinière, Robin, le marquis.

*** La comtesse, Robin, la Rapinière, le marquis.

LE MARQUIS.

Oui, finissons-en. Où sont-ils, ces *Mémoires* ?

ROBIN.

Ici, et maintenant, allez préparer l'acte qui reconnaitra les droits de la baronne. Je vous donne une heure.

LA RAPINIÈRE, bas, au marquis.

Venez avec moi chez elle... elle ignore encore son arrivée... Tout n'est pas désespéré.

ENSEMBLE.

Air : En pénitence.

LA RAPINIÈRE, LE MARQUIS,
 Allons vers la baronne
 Sans plus nous consulter ;
 De l'heure qu'il nous donne
 Je saurai profiter.

LA COMTESSE.

Allons vers la baronne,
 Sans plus nous consulter ;
 Aux conseils qu'on me donne
 Je saurai résister.

ROBIN.

Allez vers la baronne
 Sans plus vous consulter ;
 De l'heure que je donne,
 Tâchez de profiter.

SCÈNE XII.

ROBIN, seul.

Eh ! eh ! si M. de Cerny m'avait tué, le coup était bon !.. Ils n'avaient pas perdu de temps, et seuls avec la baronne... Heureusement, je suis là, j'ai fait prévenir Marie... C'est elle que je veux voir d'abord.

(Marie entre.)

SCÈNE XIII.

MARIE, ROBIN.

ENSEMBLE.

Air de Zolaie

MARIE.

Retour si désiré,
 Ici, votre présence
 De joie et d'espérance,
 Est un gage assuré.

ROBIN.

Retour si désiré !
 En ces lieux, ma présence,
 De joie et d'espérance
 Est un gage assuré.

Auriez-vous, par hasard, douté de mon retour...

MARIE.

Écoutez donc... cette querelle, ces combats à soutenir... tous les dangers que vous avez courus... pour ma mère... et pour moi.

ROBIN.

Quand on en est quitte pour une légère blessure !..

MARIE.

Vous avez été blessé ?

ROBIN.

Je n'y pense plus... M. de Cerny, qui était gris, comme à son ordinaire, m'a cru mort... On m'a transporté dans une maison de santé, et au bout de trois jours, j'ai pu me mettre en route... Maintenant, le reste du grand mystère va s'accomplir...

MARIE.

Vous avez donc réussi ?

ROBIN.

Au-delà de mes espérances !

MARIE, avec une timidité maligne.

J'en étais sûre... Et vous venez demander votre récompense.

ROBIN.

Ah ! Marie !

(Il prend sa main.)

MARIE.

Peut-être avez vous d'autres idées... Vous êtes si changeant.

ROBIN.

Moi ?

MARIE.

Et Paris offre tant de séductions ! Au bal du marquis de Lormias, il y avait de si jolies femmes ! et vous étiez, là, si empressé, si galant !..

ROBIN.

Qui a pu vous apprendre ?..

MARIE, avec malice.

Valentin... Et cette conversation d'une heure que vous avez eue avec une femme masquée.

ROBIN.

Quoi !

MARIE.

Toujours Valentin !.. Oh ! vous n'êtes pas le seul à savoir de grands secrets.

Aza du deuxième acte.

Ange ou démon, dans cette fête,
Un domino se mit en tête
De vous faire le long récit
De vos amours, puis il vous dit :
Plus de follet
Aimez Marie...
Monsieur, voilà,
Ce qu'ici l'on vous redira !

ROBIN.

Quel soupçon ! serait-il possible ? (Il lui prend la main.) Et cet anneau...

MARIE.

Je le tiens d'un charmant cavalier !

ROBIN, doutant encore,

C'était vous, Marie ?

MARIE.

Vous voyez qu'on peut être aussi diable que vous, et se trouver à Paris en même temps qu'à Ronquerolles.

ROBIN.

Plus de doute ! oui, ces deux dames masquées que j'ai protégées...

MARIE.

C'était maman et moi.

ROBIN.

Je devine, maintenant... Ce portrait qui a disparu !.. Mais tout ce que vous m'avez dit, où l'aviez-vous appris ?

MARIE.

Dans les *Mémoires du Diable*.

ROBIN, d'un ton de reproche.

Vous les avez donc lus ?

MARIE.

Deux petites pages seulement... Je ne sais comment cela s'est fait... mais en tournant, en retournant ce manuscrit, il y avait deux feuilles qui n'étaient pas bien attachées... elles ont glissé... j'ai vu votre nom... oui... c'était le dernier chapitre, intitulé : *Robin*... Oh ! j'avoue qu'alors la curiosité... Ecoutez donc ! ce titre me regardait un peu... J'ai tiré les feuillets, je les ai lus, et les voilà.

(Elle les lui donne.)

ROBIN.

Je comprends maintenant les confidences que vous m'avez faites sous le masque... Ce vieux coquin de Satan n'oubliait personne dans ses *Mémoires*.

MARIE.

Est-ce que vous m'en voulez beaucoup de mon indiscretion ?

ROBIN.

Moi, vous en vouloir ! Votre curiosité me prouve l'intérêt que vous preniez à moi.

MARIE.

Mais, qu'elle va être la joie de ma mère !

ROBIN.

Allez la rejoindre, M^{lle} Marie ; en ce moment sans doute vos parents s'humilient devant elle.

MARIE, avec effroi.

Ils sont ici ?

ROBIN.

Rassurez-vous, je les ai rendus aussi doux, aussi dociles qu'ils étaient arrogants et fiers... Un coup de cette sonnette a suffi pour les réduire.

MARIE.

Tout est mystère avec vous, M. Robin... Cette sonnette a donc une bien grande puissance ?

ROBIN.

Oui, puisque entre vos main, elle peut assurer mon bonheur.

MARIE.

Que voulez-vous dire ?

ROBIN.

Ecoutez-moi, Marie.

Aza nouveau de A. Doche.

Un aveu coûte à faire
Aux filles de seize ans...

(Il lui désigne la sonnette qui est restée sur la table.)

Chargez sa voix légère,
Des mots embarrassans.
Si pour moi la chauce est complète,
Quand cet hymen vous conviendra,
Prenez cette sonnette

Que Dieu nous conserva ;

Sonnez ! sonnez ! votre mari viendra.

MARIE, avec ame.

Oh ! quoi qu'il arrive, je n'oublierai pas le signal.

(Elle sort.)

ROBIN, examinant les feuillets.

Partir !.. pas encore, un dernier espoir me reste. M^{me} Giraud..

(Il lui parle bas.)

M^{me} GIRAUD.

Il est là-bas... il rôde autour du château.

ROBIN.

Allez !

M^{me} GIRAUD.

Oui, oui, M. Robin.

(Elle sort.)

MARIE, à sa mère.

Que veut-t-il faire ?

ROBIN.

M^{lle} Marie, cette indiscretion que vous vous reprochiez tout à l'heure, c'était peut-être une inspiration du ciel !

LA BARONNE, se levant.

Comment ?

ROBIN, examinant les feuillets, toujours à lui-même.

Oui, c'est clair, il y a un mystère qui n'est connu que de cet homme... Dites-moi, Madame... d'après les renseignements que j'ai pris, votre mari quitta l'Allemagne il y a quatre ans ?

LA BARONNE.

Il passa vingt-quatre heures dans ce château, puis il se rendit à Paris.

MARIE.

Nous devons l'y rejoindre ; mais, hélas !.. lorsque nous arrivâmes...

ROBIN.

Oui, je sais... une mort subite, qui ne lui laissa le temps de faire aucune disposition... pas même de vous écrire... Mais le court séjour qu'il fit dans ce château avait un but secret dont je trouve ici la trace... Ce secret, quel est-il ?.. Un seul homme fut le confident du baron, et cet homme... (Montrant Gauthier qui entre.) le voici !..

SCÈNE XIV.

ROBIN, seul.

A merveille !.. Je touche au comble de mes vœux... Voyons, relisons ces deux pages pour voir si le portrait que le vieux Satan a fait de moi a pu donner à Marie une mauvaise opinion de son fiancé... « (Il lit.) Après avoir regardé » autour de moi, c'est à Robin que je donnerai » ma confiance, il a de l'esprit. (Ça ne peut » pas me nuire.) de l'audace, de la persévérance... il n'est ni joueur, ni dissipateur... Il » ira loin... (Voilà un portrait fait exprès pour » une prétendue.) Jene lui connais qu'un défaut, » (Aïe ! aïe ! aïe !) défaut de jeunesse, voilà tout. » Juliette lui a fait oublier Suzanne... Hortense lui » a fait oublier Elisa... Un mariage calmera cette » tête ardente. (Voilà l'explication des reproches » de Marie.) Si je ne puis aller moi-même à Ronquerolles auprès de la baronne, qui ne me connaît pas, c'est Robin que j'emploierai à ce coup » de fortune. (Merci, le vieux diable voulait » dépouiller la famille de Ronquerolles et faire de » moi l'instrument de ses trisphonneries.) Robin » verra le maçon Jean Gauthier, (Ah ! oui, cet » idiot.) et lui dira les trois mots cabalistiques » convenus entre lui et le général... » Les mots cabalistiques ? mais je ne les sais pas... Satan est mort sans rien révéler... sans même les écrire. N'importe ! les collatéraux ne peuvent être mis à la raison que par la peur de ces Mémoires.

SCÈNE XV

ROBIN, MARIE, LA BARONNE; elles accourent, et la baronne, suffoquée par la douleur, est obligée de s'asseoir en entrant; M^{me} GIRAUD les suit.

LA BARONNE, avec désespoir.

Brûlés !.. brûlés !

ROBIN.

Quoi ! Madame, les papiers que je vous ai confiés...

LA BARONNE.

J'en commençais la lecture, Monsieur, quand le Chevalier se glissant auprès de moi...

ROBIN.

Grand Dieu !

MARIE.

La flamme a tout dévoré !

ROBIN.

Infamie !

(La baronne est assise et paraît plongée dans l'abattement.)

M^{me} GIRAUD.

Un peu de courage, ma bonne maîtresse !

MARIE.

Oh ! Maman, nous n'avons plus qu'à partir.

SCÈNE XVI.

ROBIN, LA BARONNE, MARIE, JEAN GAUTHIER.

MARIE.

L'idiot ?

ROBIN.

L'idiot !.. Honneur, nom, fortune, dépendent de lui, de ce qu'il voudra dire... C'est une faible espérance, n'est-ce pas ?.. Pourtant, essayons... (A Gauthier.) Mon ami, c'est moi qui t'ai fait appeler... Sais-tu qui je suis ?

GAUTHIER.

Non.

ROBIN.

Robin, un ami de la maison, l'homme d'affaires, l'homme de confiance de M^{me} la baronne de Ronquerolles... (Gauthier regarde la baronne, qui lui fait un signe de tête affirmatif.) Toi, tu es Jean Gauthier, le maçon.

GAUTHIER.

Oui.

ROBIN.

Un brave homme.

Oui. GAUTHIER.

ROBIN.
Tu es père d'une nombreuse famille.

Oui. GAUTHIER.

ROBIN.
Tu la nourris de ton travail.

Oui. GAUTHIER.

ROBIN.
Tu n'as pas oublié ton ancien maître, le Baron de Ronquerolles?

GAUTHIER, avec âme.
Non.

ROBIN.
Tu l'avais connu enfant, avant qu'il partit pour l'armée, et tu lui étais tout dévoué.

GAUTHIER.
Oui.

ROBIN.
Tu l'as revu depuis, il y a quatre ans. Il vint passer une nuit au château.

GAUTHIER.
Oui.

ROBIN.
Il te confia un grand secret?

GAUTHIER, le regardant.
Oui.

ROBIN.
C'était, je crois, de l'argent?.. des papiers?

(A part, examinant Gauthier, qui reste immobile.)
Il ne répond pas... (Haut.) enfin, c'était un dépôt qu'il te donna à garder?

GAUTHIER.
Non.

ROBIN.
A porter à quelqu'un?

GAUTHIER.
Non.

ROBIN, à part.
Un maçon... (Haut.) à cacher?

GAUTHIER, vivement.
Oui.

ROBIN.
A murer?

GAUTHIER.
Oui.

ROBIN.
Dans un caveau?

GAUTHIER, reportant les yeux vers la terre.
Non.

ROBIN.
Une armoire?

GAUTHIER.
Non.

ROBIN, très agité.
Voyons... le général te dit: Prends tes outils, Gauthier; tu pris ton marteau, du plâtre, et il te conduisit... dans quelle partie du château? Voilà ce que je ne me rappelle pas bien... Aide-moi.

GAUTHIER.
Non.

ROBIN, avec impatience.
Je sais bien que le général te recommanda de ne confier ce secret qu'à celui qui te dirait trois mots convenus entre lui et toi.

Oui. GAUTHIER, plus surpris.

ROBIN.
Ces trois mots, je les savais... je les ai oubliés... Le général me les avait dit pour te les répéter... mais il est mort, maintenant?

GAUTHIER, avec accablement.
Oui.

ROBIN.
Tout ce qui lui appartenait appartient à sa veuve, à sa fille?

GAUTHIER.
Oui.

ROBIN.
Le trésor caché aussi?.. Tu dois donc le leur indiquer?.. Vois, elles te le demandent, elles te supplient.

LA BARONNE et MARIE.
Oui, Gauthier, oui...
GAUTHIER, après avoir regardé la Baronne et Marie.

Non.
(Il se retourne et pleure.)

ROBIN.
Oh! c'est quelquefois une cruelle chose que la probité sans intelligence! (Il s'éloigne, désespéré; puis, il reprend courage et revient à la charge.) Mais, puisque personne n'est plus là pour te dire les trois mots, le dépôt restera donc éternellement enfoui? (Gauthier fait un geste d'assentiment.) Ainsi, tu laisseras tes bonnes maîtresses partir, pauvres, tristes et humiliées, lorsque tu pourrais leur rendre l'honneur, le rang et la fortune?

GAUTHIER, pleurant.
Oui.

ROBIN.
Mais, sais-tu bien que cette étrange conduite pourrait donner lieu à un soupçon? Si tu ne veux pas révéler le lieu dans lequel est caché ce trésor, c'est peut-être que tu veux te l'approprier, que tu l'as dérobé?

GAUTHIER, avec fierté.
Non.

ROBIN.
Oh! tu le nieras en vain!.. Mais nous, nous porterons plainte, et le procureur du roi te forcera bien à parler.

GAUTHIER.
Non.

ROBIN.
Ainsi, rien te t'effraie?..

GAUTHIER.
Non.

ROBIN.
Rien ne te touche?..

GAUTHIER.
Non.

(Il sort.)

ROBIN.
Il faut y renoncer... (A la baronne.) Maintenant, Madame, nous pouvons dire que tout est perdu!..
(Il prend une chaise, et s'assied à gauche dans l'accablement.)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LA COMTESSE.*

LA COMTESSE.

M^{me} la baronne, M. Robin, ne me regardez pas comme complice de l'odieuse trahison dont vous avez été victime... Voici ma renonciation à la part d'héritage que les lois m'ont donnée...

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, LA RAPINIÈRE, LE MARQUIS.
LA RAPINIÈRE, entrant.**

Nous voilà !.. nous voilà !.. Car nous sommes pressés d'en finir...

LE MARQUIS, à la baronne.

Madame, les parents de celui que vous appelez votre mari, n'ont pas voulu vous laisser dans le besoin, et voici un sous-seing privé par lequel il vous est assuré une rente viagère de 6,000 livres.

LA BARONNE, allant vers le marquis.

Monsieur, ce don de votre pitié, je le refuse. La justice a pu me ruiner... mais personne n'aura le droit et le pouvoir d'humilier la baronne de Ronquerolles !..

LA RAPINIÈRE.

Vous ne l'avez jamais été.

ROBIN.

Misérable !.. vous savez bien le contraire...

LA RAPINIÈRE.

Plaît-il ?.. (Se retournant.) Ah ! ah ! c'est vous, M. Robin... Encore ici ?..

ROBIN.

Ma présence vous inquiète, Chevalier ?..

LA RAPINIÈRE.

Moi ?.. du tout !.. Que m'importe ?.. Je suis surpris seulement de vous voir conserver vos grands airs, qui ne sont plus de mise... Eh ! eh ! mon cher, l'état des choses est un peu changé, et les fameux *Mémoires du Diable* sont retournés aux enfers... C'est dommage ! vous ne pourriez plus nous faire de ces beaux contes que vous faisiez si bien !..

ROBIN.***

Non, mais laissant de côté tout prestige fantastique... c'est à la porte des tribunaux que j'irai frapper.

LE MARQUIS. *

Comment ?..

ROBIN.

Je ferai arme de tout... De l'amour de ce pays pour cette noble famille... du dévouement de tous ceux qui l'ont approchée... Enfin, je montrerai cette dernière feuille détachée comme par miracle des *Mémoires du Diable*... Oh ! ne tremblez pas encore, Messieurs, c'est trop tôt... Cette feuille ne prouve rien... ne dit rien contre vous, mais elle attestera la réalité de ces *Mémoires*... Et l'on y croira, quand je dirai

* Robin, la comtesse, la baronne, Marie.

** Robin, la Rapinière, le marquis, la comtesse, la baronne, Marie.

*** La Rapinière, Robin, le marquis, la baronne, Marie, la comtesse.

qu'ils contenaient l'histoire de votre vie... et la preuves de vos crimes !.. Que ces preuves furent recueillies par un vieillard, qui, maître de vos secrets, voulait en abuser pour obtenir à vil prix l'héritage que vous convoitez vous-mêmes... Je dirai tout cela, Messieurs, et l'on me croira... car il y aura de la conviction dans mes paroles... On me croira, quand je dirai que ces *Mémoires* terribles furent rédigés par un homme qui vous connaissait bien... par votre notaire... (Avec un grand éclat de mépris.) Marcillac, l'honnête homme !..

GAUTHIER, qui a paru à la dernière phrase de Robin.*

Oui... oui... c'est ça... Vous avez dit... le nom... les trois mots...

TOUS.

Oh ! mon Dieu !..

(Étonnement général.)

ROBIN, faisant signe à tout le monde de se taire. Laissez-le !.. laissez-le dire !.. Gauthier... ces noms que je viens de prononcer... Marcillac l'honnête homme...

GAUTHIER.

Oh ! c'est bien ça... C'est le général qui vous envoie... Je puis parler... mon maître qui est là-haut le permet...

(Il tombe à genoux.)

ROBIN.

Très bien ! mon ami... Et maintenant ce dépôt, ce trésor que je te demandais tout à l'heure ?..

GAUTHIER.

A vous, M. Robin... à vous... Ça vous appartient... vous avez dit les mots, vous... Mère Giraud, un marteau ! un marteau !.. (M^{me} Giraud sort.) Oh ! ça me coûtait, allez !.. Quand je voyais cette pauvre dame et cette pauvre demoiselle... Pardon ! pardon !.. mais j'avais juré ; ça devait rester là... voyez-vous, j'avais peur qu'on ne volât mon secret... J'é me suis dit : Tu ne diras plus rien... Oui et Non seulement, et ils m'appelaient l'Idiot... l'Abrutit... Ah ! ben oui !.. je voulais rester honnête homme !.. Mais ce marteau, où est-il ?.. Ah !.. (M^{me} Giraud le lui remet.) A la besogne !..

LA RAPINIÈRE.

Ah ça ! qu'est-ce que tout cela signifie ?..

ROBIN.

Vous allez le voir, M. le Chevalier...

(Gauthier s'approche de l'écusson, et frappe avec le marteau.)

LA RAPINIÈRE.

Quoi ! dégrader notre château !.. Je ne souffrirai pas...

ROBIN.

Laissez faire cet homme.

GAUTHIER, levant son marteau sur la Rapinière. N'approchez pas !..

(Il frappe de nouveau ; l'écusson se brise, et laisse voir une cachette dans le mur. Gauthier en tire un rouleau de parchemin.)

* Le marquis, la Rapinière, Robin, Gauthier, la baronne, Marie, la comtesse, Valentin, M^{me} Giraud !.

LA RAPINIÈRE.

Un trésor!.. des billets de banque!.. C'est aux héritiers!.. c'est à nous!..

GAUTHIER.

Non... C'est à celui qui a dit les trois mots... Je ne connais que ça, moi... (Remettant les papiers à Robin.) A présent, j'ai fait ma commission... Je vas retrouver ma femme et mes pauvres enfans, à qui je n'ai pas parlé depuis quatre ans... Je... ah! oh!.. Ce n'est rien... l'émotion...

(Il chancelle. On s'empresse autour de lui.)

ROBIN, regardant les papiers.

Chevalier de la Rapinière... et vous, M. le Marquis, ceci n'appartient pas à la succession que la justice vous a livrée par erreur... C'en est pas de l'or, ce ne sont pas des titres de fortune... c'est mieux que cela...

LE MARQUIS.

Qu'est-ce donc, Monsieur?..

ROBIN.

L'acte de mariage du général!..

LA BARONNE.

Se pourrait-il?..

ROBIN.

M^{me} la baronne, prenez ce titre précieux qui vous restitue votre rang et votre richesse... (A la Rapinière.) C'est comme un second exemplaire des *Mémoires du Diable*, et celui-là, Chevalier, vous ne le brûlerez pas... Veille sur lui, Gauthier...

GAUTHIER.

Oui.

(Il va se placer à côté du chevalier.)

LA RAPINIÈRE.

Veux-tu bien!...

GAUTHIER, avec une gaité comique.

Non!

ROBIN.

Et maintenant, Messieurs, je puis vous dire qui je suis... Si vous m'avez pris pour le Diable, vous étiez près de la vérité... car je suis un pauvre diable de second clerc de notaire.

LA RAPINIÈRE.

De l'étude Marcillac?

ROBIN.

Vous l'avez dit. De Marcillac, que quelques-uns de ses dupes avaient naïvement surnommé l'honnête homme; et ce Marcillac (S'approchant de la Rapinière.) était l'homme d'affaires qui reçut la déclaration de votre ami mourant.

LA RAPINIÈRE.

Le vieux scélérat...

ROBIN, au marquis.

Vous aviez eu l'imprudence de lui procurer la clientèle du général prussien qui traita avec vous... et qui vint mourir à Paris en 1814.

LE MARQUIS.

Fatalité!

ROBIN, à la comtesse.

C'est Marcillac, Madame, que vous aviez chargé de servir une pension secrète...

LA COMTESSE.

Monsieur... de grace...

ROBIN.

Rassurez-vous, Madame!

LA RAPINIÈRE.

Allons! je partirai pour Toulouse... après dîner...

LE MARQUIS.

Et moi pour Paris. Nous n'avons plus rien à fuir ici.

ROBIN.

Je pars avec vous... ma mission est finie... et s'il y a quelque mérite dans ce que j'ai fait, je ne veux pas le gêner en réclamant un prix bien au-dessus des plus belles actions!

MARIE.

Que dit-il?

(L'orchestre commence piano l'air de la sonnette.)

ROBIN, à la baronne.

Reprenez la parole que j'ai reçue de vous, Madame... et pardonnez-moi d'avoir osé aspirer à un bonheur dont je me sens indigne. L'éclat du rang et de la fortune vous environne... Moi, je suis pauvre, obscur, et je pars.

LA BARONNE.

Quoi! Monsieur, vous voulez vous dérober à notre reconnaissance...

ROBIN, à Marie.

Une place dans votre souvenir, et je serai payé... Adieu!

(Pendant le dialogue qui précède, Marie s'est approchée de la sonnette d'une façon timide. A la fin de ce mouvement de Marie, l'orchestre arrive au refrain de l'air.)

MARIE, chantant doucement le refrain.

Sonnon! sonnon!.. et mon mari viendra.

(La sonnette retentit; aussitôt Robin, qui était près de la porte, revient vivement et s'écrie, en se précipitant aux genoux de la baronne:)

ROBIN.

Ah! Madame!... ma mère!...

LA BARONNE.

Oui... je suis fier de vous appeler mon fils!

FIN.

ROBIN, jeune premier rôle ou fort amoureux. — LE MARQUIS de LORMIAS, père noble ou troisième rôle. — LE CHEVALIER DE LA RAPINIÈRE, grime. — LE COMTE DE CERNY, rôle de convenance. — JEAN GAUTHIER, premier rôle comique. — VALENTIN, deuxième comique. — LA BARONNE DE RONQUEROLLES, jeune mère. — MAME, ingénue. — LA COMTESSE DE CERNY, grande coquette. — M^{me} GIRAUD, duègne.

NOTA. S'adresser pour la musique de cette pièce, et pour celle de tous les ouvrages du répertoire de Vaudeville, à M. B. TARANNE, bibliothécaire, au théâtre.